

QUATRIÈME ANNÉE



# REVUE de la CORSE

ANCIENNE & MODERNE

Historique, Littéraire & Bibliographique

## SOMMAIRE :

GRASSI (Alexandre).....	<i>La prise de Capraja (I).....</i>	129
SERGEANT (Edm. et Et.) et PARROT (L.)	<i>Lettres sur le Paludisme en Corse (II).....</i>	134
POUGET de SAINT-ANDRÉ.	<i>Dumouriez en Corse.....</i>	139
SANTONI (François).....	<i>Chiese pisane in Corsica, par Carlo Aru (II fin).....</i>	142
BRIET (Lucien).....	<i>La Castagniccia, par Fernand Noetinger.....</i>	146
FERRACCI (Abbé Joseph).	<i>L'affaire de Ventilegni.....</i>	148
CHAUVET (Paul).....	<i>Notes on the Island of Corsica, par Thomasina Campbell... </i>	150
CLAVEL (Aug.).....	<i>Le maréchal de Vaux à Besançon, par Louis Villat.....</i>	151
SORBO (Henry de).....	<i>Corsica, par Xavier Tomasi... </i>	153
FORSYTH MAJOR (Docteur)	<i>Survivances linguistiques : Asco. </i>	156

**LA CORSE MODERNE.** — Le classement officiel des Eaux d'Orezza, (carte et gravure). *Nouvelles bibliographiques* : L'Indicateur de la Corse. Kallisté ! La Corse « Ile de Beauté ». L'élevage en Corse. Une manifestation théâtrale. Notre Maquis. etc. *Questions Corses et réponses* : Ramolino. Paoli. Cipriani. *Bibliographie de la Presse Corse*, (Suite XVII). Les bons hôtels de la Corse, etc.. pages XXXIII à XL.



DIRECTION :

**A. CLAVEL, 43, Rue Saint-Lazare, PARIS**

IX<sup>e</sup> ARR. — MÉTRO Nord-Sud, station TRINITÉ.

COMPTE POSTAL : PARIS, 211.44.

## PUBLICATION HONORÉE D'UNE SUBVENTION DU CONSEIL GÉNÉRAL

Le Conseil général de la Corse, reconnaissant l'intérêt et l'utilité de la *Revue de la Corse*, a voulu soutenir et encourager cette publication essentiellement régionaliste en lui votant une subvention. La *Revue* dont la *Cinquième année* attestera bientôt la persévérance, augmentée de *La Corse Moderne* qui montre ses améliorations successives, n'est pas une entreprise commerciale mais une œuvre désintéressée, publiée sans but lucratif et que tout Corse doit connaître et soutenir.

Elle est rédigée par une élite de collaborateurs qui en font une publication unique, ne s'adressant pas spécialement à des lettrés, mais à tous ceux qu'intéressent les multiples et passionnantes questions que soulèvent le passé et l'avenir de notre beau département insulaire.

+ \* +

**UN AN : France : 10 fr. ; Etranger : 12 fr. ; le numéro : 2 francs.**

Le prix du N° demandé comme spécimen est déduit du montant de l'abonnement pris ultérieurement pour la même année. Les livraisons sont bimestrielles et l'année court de janvier à décembre. Les numéros précédemment parus dans l'année sont envoyés à tout nouvel abonné.

Collection de la première année avec titres, tables et couverture forte spéciale

(sans le n° 2 épuisé) ..... 6 fr.

Collection de la deuxième année (sans le n° 7 épuisé) ..... 8 fr.

Première année complète, brochée avec les tables... franco. 20 fr.

Deuxième année complète, brochée avec les tables... franco. 25 fr.

(Il ne reste que quelques ex. de ces deux années complètes)

Troisième année complète, brochée avec les tables... franco. 10 fr.

La collection des trois premières années complètes... franco. 50 fr.

Un emboîtage est à l'étude pour renfermer les livraisons d'une année.

Aucun envoi n'est fait contre remboursement. — Le mode de paiement le plus pratique et le plus économique est le versement à notre compte de chèques postaux : Paris, 211, 44. par mandat, avec talon pour la correspondance (Seuls frais 0,25 cent. quelle que soit la somme envoyée). Le recouvrement par la poste, quand il est demandé, est augmenté de un franc 50 cent. pour frais.

## PRINCIPAUX COLLABORATEURS :

**MM. AMBROSI-R. (Ambroise)**, Agrégé d'histoire et de géographie ; Conservateur des antiquités de la Corse, Secrétaire de la Société des Sciences.

**ARRIGHI (Paul)**, ancien élève de l'Ecole Normale Supérieure ; Agrégé de l'Université. Directeur de l'Annu Corsu.

**BLANCHARD (Raoul)**, Docteur ès-sciences ; Professeur à la Faculté des Lettres de Grenoble ; Directeur de l'Institut de Géographie Alpine.

**BUSQUET (Jacques)**, Docteur en Droit, auteur d'études juridiques corses.

**CARCOPINO (Jérôme)**, Directeur de l'Ecole Française de Rome.

**CASTELNAU (Paul)**, Docteur ès-sciences ; Géographe de la Corse.

**CHUQUET (Arthur)**, Membre de l'Institut, professeur au Collège de France.

**CHAUVET (Paul)**, Docteur ès-lettres ; Professeur agrégé au lycée de Mulhouse.

**COURTILLIER (Gaston)**, Agrégé de l'Université ; Professeur de Première au lycée de Strasbourg, auteur d'ouvrages sur la Corse.

**DE MARI (D. P.)**, Auteur d'études sur la Corse.

**ENLART (Camille)**, Directeur du Musée de Sculpture comparée du Trocadéro.

**FILIPPI (Louis)**, Professeur agrégé de l'Université, auteur d'études historiques.

**GRAZIANI (Paul)**, Elève dipl. de l'Ecole des Chartes ; Archiviste de la Corse.

**R. P. Dom. MARINI (Philippe)**, O. S. Bénédictin ; Historien de la Corse.

**MARCAGGI (J.-B.)**, Historien, Conservateur de la Bibliothèque d'Ajaccio.

**MAURY (Ernest)**, Préparateur au Lycée de Nice ; Collaborateur au Service de la Carte géologique de la France.

**MORATI GENTILE (François de)**, Auteur de nombreuses études sur la Corse.

**NATALI (J.-B.)**, Auteur de *Nos Géorgiques* et autres ouvrages sur la Corse.

**PAGANELLI (Dono)**, Agrégé de l'Université ; Prof. de Première au Lycée de Reims.

**PICCIONI (Camille)**, Ministre plénipotentiaire, auteur d'études hist. sur la Corse.

**POLI (Xavier)**, Auteur d'études et ouvrages historiques sur la Corse.

**SANTELLI (César)**, Professeur agrégé au Lycée de Metz.

**SANTONI (François)**, Professeur agrégé de philosophie au Lycée de Strasbourg.

**SERGENT (Edmond)**, Docteur, Directeur de l'Institut-Pasteur d'Algérie.

**VILLAT (Louis)**, Agrégé d'histoire et de géogr. ; Auteur d'ouvrages sur la Corse. Maître de Conférences à la Faculté des Lettres de Besançon.

*Les opinions émises dans les articles sont personnelles à leurs auteurs*

**AJACCIO.** — G<sup>d</sup> Hôtel d'Ajaccio et Continental. (*Seegers-Vassali*). Pet. déj. 3 fr. Déj. 12 fr. Din. 14 fr. (sans vin). Ch. 16 fr. Journée comp. 35 fr.

**AJACCIO.** — Hôtel-Pension des Etrangers. (*J. Baretti*). Pet. déj. 2 fr. Déj. 8 fr. Din. 8 fr. (sans vin). Ch. 1 lit, 6 à 10 fr. 1 gr. lit, 9 à 10 fr. à 2 lits, 12 à 14 fr. Pens. à partir de 4 j. 15 à 20 fr. (26 ch.)

**ALBO** (près Nonza). — Hôtel Paolini. (*Paolini*). Pet. déj. 1 fr. Déj. 7 fr. Diner 8 fr. ch. à 1 lit 3 fr.; à 2 lits 5 fr. Journ. comp. 12 fr. vin comp. (5 ch.) gar. grat.

**ALÉRIA** (Cateraggio). — Hôtel Padovani. (*Vve Padovani*). Pet. déj. 1 fr. Repas, 5 fr. avec vin et café. Ch. 4 fr. Journ. Comp. 15 fr. (3 ch. et 5 gr. lits)

**BASTIA.** — Grand Hôtel Cynos. (*Filippi*). Pet. déj. 3 fr. Déj. 10 fr. Din. 11 fr. (sans vin) Journ. 25 à 30 fr. Ch. 1 lit, 10 à 14 fr. 1 gr. lit, 18 à 22 fr. 2 gr. lits, 20 à 24 fr.

**BASTIA.** — G<sup>d</sup> Hôtel de France. (*F. Favale*). Petit. déj. 2 fr. repas 8 fr. sans vin; ch. à 1 lit 6 à 9 fr., à 2 lits 10 à 14 fr. Journ. comp. 20 fr. gar. gratuit (45 ch. 60 lits).

**BOCOGNAGNO.** — Hôtel Beau-Séjour (*Ferri-Pisani P.*) Pet. déj. 1 fr. Déj. 6 50. Din. 7 fr. (avec vin). Ch. 4 fr.; à 2 lits, 7 fr. Journ. Comp. 18 fr. 8 j. 17 fr. (8 ch. 45 lits)

**BONIFACIO.** — Hôtel de France. (*J. B. Costa*). Pet. déj. 1.50. Repas 8 fr. avec vin. Ch. à 1 lit 6 fr. à 2 lits 10 fr. Journ. comp. 22 fr. p. 4 j. 20 fr. p. 8 j. 19 fr. gar. grat. (11 ch. 14 lits).

**CALACUCCIA.** — Hôtel des touristes. (*Mme Kilina Vecchini*). Pet. déj. 2 fr 50. Repas sans vin, 7. 50; avec vin, 8 fr. Ch. 1 lit, 6 fr. Gr. lit, 8 fr. 2 lits, 10 fr. Journ. comp. 23 fr.; p. 8 jours, 20 fr.; p. plus, 18 fr. Gar. 2 fr. (11 ch.)

**CALDARELLO** (Pianottoli). Hôtel des Etrangers. (*Giudicelli*). Pet. déj. 1 fr. Déj. 5 fr. Din. 6 fr. avec vin. ch. 4 fr. Journ. 14 fr. gar. gratuit.

**CALENZANA.** — Hôtel Tarquiny. (*Tarquini*). Pet. déj. 1.50. Repas, 6 fr. ch. 5 fr. Journ. comp. 16 fr. avec vin. gar.

**CALVI.** — Grand Hôtel, (*Fossati*). Petit déj. 1.50 Déj. 8 fr. din. 8.50 avec vin; ch. à 1 lit 6 fr. à 2 lits 10 fr. Journée compl. 18 fr. p. 4 j., 17 fr. p. 8 j. 16 fr. gar. grat. (15 ch. 18 lits).

**CERVIONE.** — Hôtel des voyageurs. (*Madame Laffont*) Pet. déj. 1.50, repas 5 fr. (avec vin) ch. 4 fr. Journ. comp. 15 fr. gar. gratuit. (3 ch.)

**CORTE.** — Park Hôtel. (*Ordioni-Campana*). Pet. déj. 3 fr. Repas 10 fr. (sans vin). Ch. à 1 lit 10 fr., à 2 lits 16 fr. Journ. compl. 25 fr. gar. grat. (30 ch. 36 lits).

**CORTE.** — G<sup>d</sup> Hôtel du Nord et d'Europe (*Mme Ottobriini*). Pet. déj. 2 fr. Déj. 7 fr. Din. 8 fr. avec vin. Ch. 6 à 8 fr. Journ. 22 fr. gar. 2 fr. 50. (20 ch.)

**EVISA.** — Hôtel Gigli. (*Falconetti et Leca*). Pet. déj. 1.50; repas, 8 fr. avec vin; Ch. à 1 lit, 5 fr.; à 2 lits 10 fr.; Journ. comp. 22.50; p. 4 jours, 20 fr.; p. 8 jours 18 fr. (12 ch. 15 lits).

**GHISONACCIA-Gare.** — Hôtel Continental (*J-D. Susini*). Pet. Déj. 1 fr. 50; Déj. 7 fr. Diner, 7 fr. (avec vin). Ch. pour 1 pers. 5 fr., pour 2 pers. 7 fr. Journ. compl. 20 fr. (7 ch.).

**GUAGNO-LES-BAINS.** — G<sup>d</sup> Hôtel Continental. (*D. Martini*). Pet. déj. 1 fr.; Repas 6 fr. sans vin; ch. à 1 lit, 5 fr. à 2 lits 10 fr. Journ. compl. 16 fr. 50, gar. gratuit. (16 ch. et 20 lits).

**GUITERA-LES-BAINS.** — Hôtel Cynos. (*J. Lanfranchi*). Petit déj. 1.50; déj. 10 fr. Din. 8 fr. avec vin. ch. à 1 lit, 4 fr. à 2 lits, 6 fr. Journ. compl. 20 fr. gar. gratuit. (24 ch.).

**ILE-ROUSSE.** — G<sup>d</sup> Hôtel d'Europe. (*F. Suzzoni*). Pet. déj. 3 fr. Déj. 8 fr. Din. 8 fr. (sans vin), Ch. 1 lit, 8 fr.; 2 pers. 10 fr.; à 2 lits, 14 fr. Journée comp. 16 fr. garage, 3 fr.

**OTA.** — Hôtel de la Spelonca (*Coérolé Martin*). Pet. déj. 1 fr. Repas, 5 fr. avec vin. Ch. 4 fr. Journ. 12 fr. voit. gardées. (4 ch. et 5 lits)

**PIANA.** — G<sup>d</sup> Hôtel des Roches Rouges. (*Cie des G<sup>d</sup>s hôtels*) Pet. déj. 3 fr.; Déj. 10 fr.; Diner 12 fr. sans vin. Ch. 1 lit 8 fr. 2 lits 10 fr. Journ. compl. 30 fr. Service 10% (26 ch. 35 l.).

**PIANA.** — Hôtel Continental. (*Maitrepierre*). Pet. déj. 1.25. Repas, 7 fr. avec vin ch. 5 fr. Journ. comp. 15 fr. gar. 5 fr. (8 ch. et 9 lits).

**PINO.** — Hôtel Ceselli. (*Ceselli*). Pet. déj. 1 fr. Déj. 7 fr. Din. 7.50. avec vin. Ch. 1 lit, 5 fr. 2 lits, 8 fr. (4 ch. et 6 lits). Journ. comp. 12 fr.

**PONTE-LECCIA.** — Hôtel Cynos. (*Paul Mattei*) Pet. déj. 1.50. Repas, 6 fr. Ch. 4 fr. Journ. comp. 18 fr. avec vin. gar. gratuit. (6 ch.)

**PORTO-VECCHIO.** — Hôtel Central (*Vve Tomasini*). Pet. déj. 2 fr. Déj. 5 fr. Din. 5 fr. 50, avec vin. Ch. 5 fr. Journ. 17 fr. gar. gratuit.



**QUENZA.** — Hôtel-Pension, (*Vo Quiliç*). Pet. déj. 1 fr. Repas, 5 fr. vin compris. Ch. 3 fr. Journ. compl. 14 fr. (10 ch.) garage gratuit.

**ROGLIANO.** — Hôtel Zerbi. (*Mlle Zerbi*). Pet. déj. 1.25. Repas, 6 fr. ch. 4 fr. Journ. comp. 17 fr. avec vin. gar. gratuit. (6 ch. et 8 lits).

**SAINT-FLORENT.** — Hôt. d'Europe. (*Agnès Luciani*). Pet. déj. 1 fr. Déj. 6 fr. Dîner 7 fr. (vin compris). Sar. com. à partir de 10 fr. Journée comp. 16 fr. sans vin, 14 fr. garage 2 fr.

**SARTÈNE.** — Hôtel de Provence. (*D. Marcangeli*). Pet. déj. 1.75. Déj. 7.50. Din. 8.50. Ch. 7 fr. Journ. comp. 22 fr. avec vin. gar. gratuit. (12 ch.)

**VEZZANI.** — Hôtel Continental. (*Vincensini J. B.*) Pet. déj. 1 fr. 50. Déj. 6 fr. Din. 6 fr. avec vin. Ch. à 1 lit, 5 fr., à 2 lits, 10 fr. Journ. comp. 18 fr. (15 ch. et 20 lits) gar. gratuit.

**VICO.** — Hôtel des Gourmets. (*Cerveiti*). Pet. déj. 1 fr. Repas, 6 fr., ch. 5 fr. Journ. comp. 18 fr. avec vin. gar. gratuit. (12 ch.)

**VIZZAVONA.** — Grand Hôtel de la Forêt (*Cie des Gds hôtels*). Pet. déj. 3 fr.; Déj. 10 fr.; Dîner. 12 fr. sans vin. Ch. 1 lit, 8 à 45 fr.; Journ. comp. 30 fr. p. 5 jours, 28 fr.; gar. 5 fr. service 10% (45 ch. et 65 lits).

**VIZZAVONA.** — Foce. — Hôtel du Monte d'Oro, (*Mme Plaisant*). Pet. déj. 3 fr. Déj. 8 fr. Din. 10 fr. sans vin. Ch. à 1 lit 8 fr., à 2 lits 12 fr. Journ. comp. 25 fr. réd. après 3 j. gar. grat. (40 ch. 70 lits) ouvert avril à novembre.

**ZONZA.** — Hôtel du Tourisme. (800 mètres). Pet. déj. 1 fr. déj. 6 fr. Dîner 7 fr. avec vin; Ch. à 1 lit 5 fr., à 2 lits 6 fr. Journ. compl. 18 fr. p. 4 j. 16 fr. p. 8 j. 15 fr. gar. grat. (15 ch. 21 lits).

Les renseignements parvenus trop tard, figureront au prochain numéro.

La mention des Bons hôtels corses équivaut en réalité, à une recommandation, d'ailleurs gratuite et désintéressée, comme toutes celles que nous donnons dans nos bureaux.

Aussi, dans l'intérêt général, nous prions les touristes qui auraient éprouvé, dans les maisons mentionnées, quelque motif sérieux de mécontentement, de vouloir bien nous en faire part.

N'oubliez pas la propagande pour la Revue

**TOMASI (Xavier).** *Corsica, Recueil de Chansons populaires de l'île de Corse* notées et harmonisées. Edition artist. de luxe, gr. format, couv. chromo, paysage et sujet par Poggioli. Contenant 15 poésies Corses célèbres avec commentaires, traduction et accompagnement de piano (épuisé, derniers exemplaires). . . . . 12 fr.

Excellent choix des meilleures poésies corses dans tous les dialectes : général, de l'aude là des monts, de Calvi, du Coscione, de la Casinca, de Vico, etc. C'est l'album indispensable dans toutes les familles corses.

**EGLISE DE FÉLIX (C. de l')** *Souvenir de la Corse, de 1852 à 1867; Poème pittoresque dédié à la Corse.* XXI chants s'appliquant aux particularités des mœurs corses. 1 broch. in-8, 84 p. couv.-imp. Bastia, 1868. (rare). 8 fr 50. Chaque chapitre est un fidèle tableau d'une particularité des mœurs de cette époque.

## TROIS OUVRAGES sur la CORSE

Un Tour en Corse par BOISARD, 21 photos, 5 pl. en coul. gr. luxe. 4.50

Une Villégiature à Piana, par le Dr DESBROSSES, 20 phot. gr. luxe. 4.50

La Misère de la Corse, par B. V. Ancien préfet, in-4° avec notes marginales. (GRAND FORMAT)..... 3 »

Réduction pour les 3 réunis en un seul paquet, franco 10 fr. avec recommandation : 10 fr. 50.

## LES SOIRÉES LITTÉRAIRES

2 forts volumes de 400 pages sur 2 colonnes, très nombr. illustrations, textes variés par des auteurs connus. Soldés franco pour 10 francs, avec recom. 10 fr. 50,

## La CORSICA de Novellini

La plus belle allégorie de la Corse, format 80x60, valeur 30 francs, prix 15 fr. franco en un tube 17 fr. 50, recommandé 18 fr. (exceptionnel).

## Heures de Corse

L'élégante brochure de Jean Lorrain qui porte ce titre épuise en ce moment sa quatrième édition. Citons parmi les principaux chapitres : *Dimanche Corse, Les Quais, Les Pélerinages, Les Voceri, Sous les châtaigniers, Le Village*, etc. prix : 2 fr. franco : 2, 50 et recommandé : 2, 75.



## Le Classement officiel des Eaux d'Orezza

Le mois de juillet dernier a procuré à la Corse une satisfaction depuis fort longtemps attendue ; on pourrait plutôt dire qu'il a réparé une injustice contre laquelle tout le corps médical a élevé d'anciennes, continuelles et vaines protestations.

Le classement définitif de la station hydrominérale d'Orezza, tant réclamé, vient enfin de paraître au *Journal Officiel* du 27 Juillet 1923.



Le ministre des colonies, M. Albert Sarraut, en a fait la demande en ces termes au Président de la République :

« Monsieur le président, Mon attention a été appelée sur l'utilité qu'il y aurait de comprendre la localité d'Orezza au nombre des stations thermales dans lesquelles les fonctionnaires relevant du département peuvent être envoyés officiellement en traitement.

« L'usage des eaux bicarbonatées ferrugineuses d'Orezza est indiqué dans les anémies en général et, notamment, si elles sont maniées avec prudence et discernement, dans l'anémie tropicale accompagnée de dyspepsie, maladie fréquente chez le personnel colonial. En outre, l'excellence des conditions climatiques du pays vient ajouter à la cure hydro-minérale des qualités toniques et reconstituantes.

« J'ai, dans ces conditions, l'honneur de vous prier de vouloir bien revêtir de votre haute sanction le projet de décret ci-joint, qui a pour objet de comprendre la station d'Orezza au nombre de celles où les fonctionnaires de mon département peuvent être envoyés en traitement, par application de l'article 12, position 5, du décret du 3 juillet 1897.

« Je vous prie d'agréer, etc.  
Le ministre des Colonies : A. SARRAUT.

Le décret qui a ratifié cette demande est ainsi conçu : « Le président de la République française,

« Vu le décret du 3 juillet 1897 sur les déplacements et les passages du personnel colonial....

« Sur le rapport du ministre des colonies, Décrète :

« ART. 1<sup>er</sup>. — La station hydro-minérale d'Orezza est ajoutée à celle où les fonctionnaires employés ou agents du service colonial et de services locaux des colonies, peuvent être envoyés en traitement dans les conditions prévues par le décret du 3 juillet 1897.

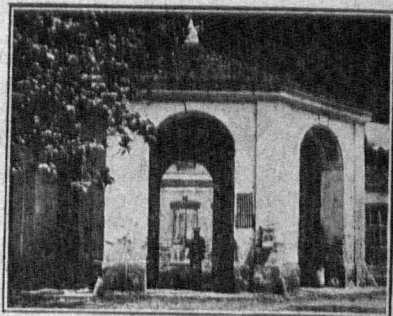
« ART. 2. — La durée du traitement, dans cette station est fixée à vingt et un jours.

« Fait à Paris, le 17 juillet 1923.

« Signé : A. MILLERAND.

Dans une *Monographie des eaux minérales de la Corse*, publiée dans l'*Indicateur de la Corse* en 1917, nous disions avec raison :

« La Corse est, de tous les départements français, le plus riche en eaux minérales. Nulle part ailleurs on ne trouverait, dans une région d'égale étendue, des sources plus nombreuses,



Pavillon de la source d'Orezza.

des moyens thérapeutiques plus énergiques et plus variés, des sites plus beaux pour encadrer des stations thermales plus efficaces.

Malheureusement, ces richesses minérales incomparables ne sont pas exploitées, et, malgré leur efficacité re-

connue et parfois merveilleuse, ces sources remarquablement décrites et étudiées par M. le Dr Zuccarelli, sont peu fréquentées en raison surtout de l'installation défectueuse des établissements et des hôtels.

Elles sont de deux sortes : *bicarbonatées, ferrugineuses et sulfurées sodiques* ; notre carte spéciale permet de se rendre compte, en un coup d'œil, de leur répartition.

Les premières se trouvent dans la partie Est de l'île, dont la principale est la superbe source départementale d'Orezza qui occupe le centre de cette région hydrothermale.

Cette eau ferrugineuse, extraordinairement gazeuse, devrait être la fortune du pays ; l'analyse chimique démontre qu'aucune autre, parmi les plus célèbres dans le monde entier, ne peut lui être comparée. Les résultats qu'on en obtient dans de multiples maladies : anémie, neurasthénie, etc., tiennent du miracle et le délaissement de ce trésor thérapeutique, surgissant dans un site merveilleux, est incompréhensible et attristant. »

Mais voici donc réparé aujourd'hui cet inexcusable oubli et il ne faut plus penser qu'à l'avenir magnifique qui va s'ouvrir pour cette région privilégiée.

C'est l'occasion de signaler, à ceux qui pourraient l'ignorer, la magistrale étude qu'a publiée sur cette source exceptionnelle le Docteur P. Zuccarelli, en 1905, et qui fut récompensée, en 1906, par une médaille de l'Académie de Médecine. Ce savant travail occupant 372 pages a été édité avec un soin qui en fait presque un volume de luxe. L'historique des eaux d'Orezza, la géologie de la région, la climatologie, la description de la vallée précédent cet important ouvrage complété par une carte géologique sur double page et terminé par une bibliographie très documentée.

Le volume intitulé : *Etude sur l'eau minérale d'Orezza* etc. est du prix de 6, 75 et franco 7 fr. 50. Ce sera le *vade mecum* non seulement des médecins, mais d'un très grand nombre de malades qui se rendront à Orezza avec la certitude d'y recouvrer la santé.

On peut toutefois constater avec regret qu'il n'y a pas d'hôtel auprès de la source et que ceux des villages voisins : Stazzona, Pièdicroce et Granajola étant déjà insuffisants pendant la saison, les malades qui vont certainement affluer éprouveront les plus grandes difficultés à se loger.

Et maintenant que justice est rendue à la reine des eaux minérales de la Corse, souhaitons qu'il en soit bientôt de même pour une autre station thermale qui le mérite également à des titres différents, celle de Guagno. A. C.

## NOUVELLES BIBLIOGRAPHIQUES

### *L'Indicateur de la Corse*

Les lecteurs de la *Revue*, qui tous connaissent *L'Indicateur de la Corse*, apprendront aujourd'hui que nous l'avons récemment cédé à la Cie des ch. de fer départementaux qui vient de faire paraître sa 39<sup>me</sup> édition, avec le concours de la Cie P. L. M. et de la Cie Fraissinet, en lui maintenant le nom de son fondateur.

En plein mouvement touristique nous remettons à des successeurs, qui sauront la maintenir dans la voie du succès, cette publication qui a rendu à la Corse d'indéniables services et que nous avons soutenue seul et sans défaillances, pendant 15 années consécutives malgré des difficultés qui en auraient découragé de moins persévérants.

En 1908, lors d'une excursion en Corse, après avoir constaté combien il était peu facile d'être renseigné sur les horaires et les divers services permettant d'aller et de circuler dans l'île, nous eûmes l'idée d'établir la « maquette » d'un *Indicateur* spécial et de la présenter au président du Syndicat d'Initiative, M. Frasseo, en sa « Villa Jenny » du Boulevard Lantivy, en lui disant : « Voici ce que devrait publier votre Syndicat ». L'aimable président nous approuva, mais objecta les complications d'un semblable travail, tout en affirmant que celui qui l'entreprendrait pourrait compter sur le chaleureux appui de tous les syndicats d'initiative de la Corse.

Encouragé par cette promesse, dès notre retour à Paris, nous avons fait paraître une première édition qui reçut du public le plus sympathique accueil. M. Henri Boland, ce fervent admirateur de la Corse, dont l'excellent guide n'a pas été égalé, nous écrivait : « Vous avez comblé une lacune, je vous prédis le succès ».

Des encouragements individuels et spontanés nous parvinrent de divers côtés. Au Nord et au Sud surgirent deux regrettés collaborateurs, restés fidèles jusqu'à la mort, Matthieu Ollagnier, de Bastia, et Jules Ferton, de Bonifacio, etc.

Mais nous comptons principalement sur les concours promis. Le Président du Syndicat d'Initiative d'Ajaccio nous complimenta en déclarant qu'il avait été « surpris » de la parfaite exécution de notre carte ; mais le secrétaire nous écrivit que sa comptabilité ne lui permettait pas d'en recevoir un dépôt.

Celui de Bastia accepta, mais se plaignit bientôt de ce que les exemplaires « disparaissaient » et sa prétention de déduire du règlement les « exemplaires disparus », mit fin à nos relations. Quant à celui de Calvi, son silence après nos propositions semblant un acquiescement, nous fîmes un envoi qui nous fut retourné avec la mention « refusé ». Tel fut le concours que l'*Indicateur* naissant rencontra alors auprès des syndicats d'Initiative de la Corse.

Parlerons-nous de la fatalité qui, peu de temps après, détruisit les « formes » de la nouvelle publication lorsque la grande inondation submergea les ateliers de la maison Paul Dupont, restée notre imprimerie depuis le 1<sup>er</sup> n<sup>o</sup>, ce qui nous obligea à une coûteuse recomposition ? Le syndicat de Nice nous manifesta, par intermittences, un très appréciable intérêt, mais c'est auprès de celui de Marseille, mieux pénétré des besoins de la Corse, que dès le début nous avons rencontré un précieux concours qui ne s'est jamais ralenti. Nos lecteurs savent d'ailleurs que si la *Revue* a pu surmonter des difficultés non moins grandes, elle le doit à ce groupement de bons Corses qui, depuis la première année, et seul de tous les syndicats, lui a maintenu, à l'unanimité des votants, l'abonnement individuel de tous ses membres.

Bornons là ce trop long *curriculum* d'une œuvre essentiellement corse, dont nous avons publié 38 éditions et que nous remettons, prospère, en des mains expertes, afin de pouvoir consacrer plus de temps à la *Revue de la Corse* approchant déjà de sa cinquième année et à l'achèvement d'importantes publications : *Itinéraires des routes de la Corse*, 264 pages et carte, (à la veille de paraître) ; *Les Régions touristiques* (qui suivront aussitôt) ; *Le Dictionnaire descriptif de toutes les communes de la Corse* (travail de longue haleine) ; *Catalogue d'ouvrages Corses* (qui se termine en ce moment), etc.

Bien entendu nos bureaux resteront toujours ouverts, comme par le passé, aux touristes en quête de renseignements de toute nature sur la Corse.

## Kallisté

L'exercice de la médecine et les obligations du mandat de député de Marseille n'ont pas fait perdre au Docteur Morucci le goût raffiné de la littérature et de la poésie. Il avait déjà à son actif plusieurs œuvres dramatiques et voici qu'il vient de réunir sous l'invocation de *Kallisté* près de 150 poésies dont le plus grand nombre chante harmonieusement les beautés de la Corse et le charme du pays natal.

Le poème, dont les sonnets détachés sont comme les grains indépendants d'un collier, est divisé en six chants qui contiennent chacun 24 de ces petits tableaux datés et fixent ainsi leur chronologie.

Le premier chant (février à juin 1909) est tout entier un hymne à la Corse avec : *Idéal pays, Restonica, Casaluna Rotondo, Monte d'Oro, Golo, Renoso, etc.* Le Chant II (avril à fin juillet) évoque la *Vendetta*, les *Voceri*, *Lamentations*, *Coucher de soleil*, *Lacs du Cinto*, *de Creno, Colombo, etc.* Le chant III qui commence en août 1914, sonne le *Tocsin de la mobilisation* avec *La Charge, Cathédrale de Reims, Visions de batailles*, etc. Le chant IV est attristant sous les titres : *Revers, Inquiétude, Lassitude*, etc. A partir du Chant V. (Janvier à Décembre 1915) les sonnets sont imprimés sur le recto seulement des feuillets. Le poète s'évade des heures douloureuses que traverse la France pour chanter : *Paysages, Crépuscule pastoral, Midi sur les monts, le Ciste*, etc. Le Chant VI nous ramène aux tristes réalités de la guerre et se termine en Novembre 1917.

On pourrait être étonné de voir cette longue série de sonnets, commencée en 1909, s'arrêter à la fin de 1917, en pleine désespérance de la patrie en danger, quand il était facile à l'auteur, ne publiant son œuvre qu'en 1923, de poursuivre ses chants pendant un an encore afin de célébrer la glorieuse délivrance de la France, le triomphe du Droit, la victoire de la Civilisation sur la Barbarie allemande ; il eut évité au lecteur entraîné loin de Cynnos, l'impression de tristesse qu'il éprouve en fermant le volume.

Mais on comprend qu'une telle fin était dans ses desseins car pas un de ses vers ne fait allusion aux ennemis de son pays et il flétrit la guerre en s'adressant non aux criminels qui l'ont déchaînée, mais aux victimes obligées de se défendre :



Que du palais superbe à la demeure infime.  
La même voix flétrisse, en ces jours odieux,  
Les noms du vétéran et du guerrier sublime,

Quant à toi, qui as sauvé la patrie  
attaquée, le père

Ignorera ton nom, ô chef victorieux !  
A quoi t'auront servi tes signalés combats ?

Le plus illustre des fils de cette Corse  
qu'il chante ne trouve pas grâce de-  
vant ses imprécations :

Aventuriers heureux, voleurs de grands états,  
Bonaparte, Capet, César, vieux potentats !

Limitons-nous à cet extrait de *La  
voix de la nature* :

Qu'a dit le nuage qui passe ?  
Qu'ont dit les lacs, les monts de glace ?  
Qu'a donc dit la rosée, ô mère ?  
— « Le sabre a desséché la terre ! ».

En lisant *Kallisté* on ne s'attendait  
guère à voir l'antimilitarisme en cette  
affaire. Evidemment la plume qui a  
écrit ces vers ne pouvait célébrer les  
héros victorieux qui ont sauvé la France.  
On pourra regretter que le poète, qui  
débuta en chantant Cynros, n'ait pas  
limité son inspiration poétique à la  
Corse dont il invoque le nom.

Le volume, précédé de la photogra-  
phie de l'auteur, est fort élégamment  
présenté en un format commode et du  
prix de 6 fr. — Victor.

### *La Corse, « l'île de Beauté ».*

Sous ce titre, la *Fédération des syn-  
dicats de la Côte d'azur* vient de pu-  
blier une : *Notice de renseignements  
pratiques et d'excursions en Corse*,  
qui résume très habilement, en ses 16  
pages artistement illustrées, les notions  
les plus indispensables aux touristes.  
Après deux pages de renseignements  
généraux, on y trouve des détails sur :  
Ajaccio, Bastia, Bonifacio, Calvi et  
Sartène dans lesquels nous avons eu  
le plaisir de reconnaître quelques lignes  
empruntées aux monographies que  
nous avons publiées sur ces villes.

Ce petit guide économique, intel-  
ligemment abrégé sans s'égarer dans  
les détails, devrait être largement  
répandu par tous les syndicats de la  
Côte d'Azur. Les exemplaires que nous  
avons reçus, sur notre demande, ne  
tarderont pas à être utilement distri-  
bués car il nous serait facile d'en  
remettre « en bonnes mains » 4 à 500  
exemplaires par an. On ne se rend pas  
assez compte que nos bureaux ont été  
transformés, depuis 15 ans, par l'afflu-  
ence des visiteurs, en un véritable

syndicat d'initiative bénévole pour  
Cynros. Les agences, qui connaissent  
cette situation unique d'une maison  
spécialisée pour l'île de Beauté, nous  
adressent toutes les personnes qui les  
questionnent sur la Corse, sachant qu'il  
leur est toujours fait le meilleur  
accueil. Secondé par une employée  
expérimentée, nous avons souvent fort  
à faire et le nombre des itinéraires, en  
rapport avec la durée du voyage, que  
nous avons établis depuis ce temps, est  
considérable. D'ailleurs quel que soit le  
nombre de nos visiteurs, ils sont tou-  
jours renseignés avec empressement  
et souvent même documentés sur des  
questions économiques.

### *L'élevage en Corse*

Signalons dans la *Revue de Géogra-  
phie Alpine*, que dirige remarquable-  
ment notre collaborateur M. Raoul  
Blanchard, une étude de M. D. Fau-  
cher sur l'*Evolution industrielle de  
l'Elevage ovin en Corse*, qui rappelle  
celle que M. Emile Franceschini pu-  
blia dans notre N° 21, tous deux fai-  
sant ressortir les résultats considéra-  
bles obtenus par la production laitière  
en Corse et constatés dans la savante  
étude de MM. Boyer et Sayous que  
nous avons mentionnée (3 fr. 50).

Dans le même ordre d'idées signa-  
lons le très intéressant article : *La Race  
bovine de Tarentaise en Corse*, publié  
par M. H. Cadoret dans le Bulletin de  
la Sté d'agriculture de la Savoie (N° 39.  
40). L'auteur fait suivre cette étude sur  
l'élevage de quelques notes concernant  
son voyage en Corse et de quelques  
emprunts aux citations parues dans l'*In-  
dicateur de la Corse* qui constituent  
une excellente propagande.

### *Une manifestation théâtrale*

Il est intéressant de signaler le dé-  
veloppement des goûts littéraires qui  
se manifestent dans les campagnes de  
la Corse.

Lévie a eu aussi son théâtre en plein  
air où une foule de spectateurs est ve-  
nue des localités environnantes applau-  
dir la pièce de G. Courteline, *Le Com-  
missaire est bon enfant*, jouée avec un  
véritable amour de l'art, par des jeu-  
nes gens de Lévie, sous l'intelligente  
direction de l'Aumônier M. Maëstrati.

Ces tentatives de décentralisation  
artistique et littéraire méritent d'être  
connues et encouragées.

### Notre Maquis

Cet titre à lui seul a le délicieux pouvoir d'évoquer, dans sa simplicité, toute la gamme des couleurs et des odeurs qui font partie intégrante de la Corse et la caractérisent si parfaitement. L'auteur le sait ; et dès l'abord il a voulu nous séduire avant même que nous ayons ouvert son livre.

Le dessin de Pozzi fornant la couverture représente en noir sur fond paille, l'île charmeuse, gigantesque tortue dont le long col s'avance dans la mer latine. Debout sur sa forte carapace, le semeur corse symbolise la vie qui va éclore de son geste, tandis que ses lèvres prononcent ces paroles sublimes : « *Lampa in terra e spera in Dio* ».

Avec la curiosité qui nous anime, cette première synthèse éveille en notre cœur quelque chose de très doux comme la promesse d'une œuvre forte.

Le livre de M. D'Alzeto est bien édité et nous nous laissons aller aux impressions multiples d'un roman de 232 pages dont chaque chapitre est orné d'une épigraphe qui en résume l'esprit.

Point n'est besoin d'être grand prophète pour saisir immédiatement la pensée de l'auteur.

Animé du louable désir de guérir ses compatriotes du mirage des promesses, il s'élève âprement contre cet exode des Corses hantés par la vision d'un bonheur lointain et toujours incertain, et stigmatise ce besoin déplorable qui leur fait abandonner cette terre de Chanaan pour une misère dorée.

Le retour à la terre, l'amour du sol : voilà le but que M. d'Alzeto a poursuivi dans une foule de considérations ethniques, philosophiques et sociales traduites par son héros Cyrneo Solana d'Albertacce. L'a-t-il atteint ? Nous en doutons. Nous a-t-il convaincu ? Nous ne le pensons pas ; car nous croyons que pour exercer une influence réparatrice et salutaire sur un peuple il faut lui prêcher l'amour et non la haine, l'union et non la discorde, la croyance et non le doute, l'ordre et non l'anarchie.

Que fait d'Albertacce après avoir jeté l'anathème au monde, sinon renier ce qui est établi : institutions, traditions, religion, bases indispensables au développement moral de l'individu, au maintien de la famille et à la vie d'une nation.

Cette antilogie de l'amour de la terre et du désordre des idées détruit une partie des bienfaits que pourrait renfermer ce livre ; nous le disons avec regret, Combien à tout cela nous préférons cette fidèle description du maquis :

« ... Figurez-vous une étendue de terrain peu cultivable, doté par la nature d'arbustes de toutes tailles et dont le verdoyant arbrusier et la légendaire bruyère forment la principale essence Cistes, myrtes, buis et romarins y croissent aussi de compagnie avec la pubescente asphodèle, la capiteuse lavande, l'âpre lentisque. Et puis aussi avec l'aubépine la fougère et la sausepareille. Et la grimpante clématite donc ! Et le lierre insinuant. Et le chèvrefeuille, avec des solanées, des coryophyllacées, des asparaginées, des ombellifères. Et j'en passe, j'en passe... »

Ainsi que cette apostrophe fervente à Cynros :

« ... O mon pays ! ici, ce sont tes innombrables troupeaux, hôtes familiers de tes vallées abritées, là tes châtaigniers imposants, tes oliviers symboliques et tes vastes forêts où le pin laricio est roi.

C'est toute la flore luxuriante et variée, et la mer immense aux pêches miraculeuses.

Ce sont les calanches où roulent des eaux torrentueuses, et tes sources où chante, dans un murmure, la voix immortelle des légendaires sirènes. »

Et l'on croit voir surgir la Corse tant l'auteur nous la montre avec amour dans le style clair et nuancé qui est le sien.

REGULUS

Nous nous excusons de mentionner tardivement le bel article sur la Corse de M. Marcel Darnault paru dans l'intéressante et luxueuse publication : *La Vie aux champs* (1 fr. 75) éditée par la maison Blondel.

« Je doute, dit l'auteur, qu'il soit au monde beaucoup d'autres pays où, dans un espace aussi restreint, la nature se soit plu à accumuler tant et de si différentes merveilles. » Et il nous en montre quelques-unes par ses propres photos et par les superbes clichés empruntés à la collection du Touring Club exécutés par le Docteur Desbrosses, (un virtuose de la photographie dont nos lecteurs ont pu apprécier le talent dans sa belle publication, *une Villégiature à Piana*.)

On pourrait regretter que M. Darnault ait limité son texte intéressant si ce n'était pour faire place aux vues magnifiques du golfe de Porto, d'Ajaccio, de Nonza, d'Olimi-Capella, etc. Un article semblable est la meilleure des propagandes pour la Corse.

Nous apprenons la très prochaine apparition d'un volume de poésies que M. Marc Leclerc dédie à la Corse en l'intitulant : *L'Offrande à Cygnos*. Ces poésies, dans lesquelles l'auteur a voulu chanter les magnificences de la Terre de Corse où il séjourna, dépeignent harmonieusement les sites et les coutumes de l'île de Beauté. C'est l'œuvre d'un peintre autant que d'un poète et il mérite une plus importante mention qui paraîtra dans notre prochain numéro.

## QUESTIONS CORSES

### 38. — Qu'est devenue la rente instituée par le Docteur Ramolino ?

Né à Ajaccio et petit-fils d'un frère de Madame Letizia, la mère de Napoléon, le Docteur Ramolino est décédé, vers 1865 ou 1866, à Rouen où il s'était établi. Célibataire, il laissa une petite fortune à ses parents d'Ajaccio et parait-il, une rente annuelle de 1.200 fr. au Canton de Vico (pourquoi Vico ?) destinée, d'après le testateur, à l'instruction des quelques jeunes gens pauvres qui s'engageraient à étudier la médecine et à venir exercer dans le dit canton. Cette donation testamentaire a-t-elle bien été appliquée, produit-elle toujours son effet ? Un CARGESIEN

### 39. — Qu'est devenue l'épée d'honneur de Paoli ?

Après le combat de Ponte-Novo (9 mai 1769), Paoli, vaincu, fut obligé de fuir et s'embarqua pour l'Angleterre en abandonnant tout ce qui lui appartenait.

Livres, archives, documents nombreux relatifs à son généralat, tout disparut ainsi que l'épée que lui avait envoyée « en hommage » le grand Frédéric de Prusse.

Pourrait-on savoir ce qu'est devenue cette épée ? Cap. POLVERONI.

## Réponses

### Le Comte Cipriani est-il originaire de Morsiglia ? (Q. n° 37)

Le général Comte Leonetto Cipriani, ancien gouverneur des « Romagnes » et non du « Bolonais », fils de Mathieu et de Catherine Caracciolo, dite « La Spartana » est né à Centuri, hameau d'Ortina, le 16 8bre 1812, et non à Morsiglia. Antonio Filipini, Archidiaire de Mariana, dans son histoire des Maisons nobles de Corse, parle des Cipriani « della Villa d'Aortina, Antiquissima Casa. » ANT. PIETRI

— Le Comte Cipriani (Leonetto) n'est pas né précisément à Morsiglia, mais à Centuri. Les deux villages ne sont distants que de deux kilom. et demi. — A l'âge de neuf ans il fut conduit en Toscane où son père avait d'importants domaines. Plus tard il prit une part considérable aux guerres de l'indépendance italienne, fut dictateur dans les Romagnes et comblé d'honneurs par Victor Emmanuel. Il était né en 1812 et revint au village natal passer les vingt-cinq dernières années de sa vie. — R. P. Ph. MARINI.

— Le Comte Cipriani est né non à Morsiglia mais à Centuri. Encore aujourd'hui on peut voir le Château du Comte à droite de la route allant à Morsiglia ainsi que son immense réservoir d'arrosage. Plus bas se trouve le Couvent des Capucins de Morsiglia dont une chapelle fut édiflée par le Comte, qui publia à cette occasion une brochure contenant la généalogie de la famille. Sur la belle plage de Mute, (marine de Morsiglia) devant l'Isololetto, s'élève la maison où le Comte avait l'habitude de passer l'été. Lui-même cependant, conservant ses vieilles habitudes des Camps, couchait sous la tente, tandis que sa famille habitait la maison.

J'eus l'honneur d'approcher le Comte pour la dernière fois en 1887. J'avais alors dix ans, lui était un superbe vieillard, à l'allure militaire, qui me toisait du haut de sa belle tête. Instinctivement je restais muet et me tenais au Garde à vous. A. F. VINCENTELLI.

## Erratum

La première papeterie de France, qui depuis le début de la *Revue* nous a toujours fourni la même qualité de papier blanc satiné, a envoyé, par mégarde, à notre imprimeur, le papier teinté sur lequel a été tiré notre dernier numéro. Malheureusement nous ne pouvions voir l'erreur que lorsque les exemplaires nous ont été livrés par le brocheur. Notre surprise a certainement dépassé celle qu'ont pu éprouver nos abonnés !

*Errare humanum est*, dit l'antique adage, et la garde qui veille aux barrières... des plus importantes fabriques, n'en défend pas nos... grands industriels.

Faute de place, plusieurs articles ont dû être reportés au prochain numéro.



## Le maquis de la Corse

*Sa description, sa composition,  
ses habitants*

Le touriste qui, pour la première fois parcourt l'île de beauté, est surpris de la merveilleuse végétation qui s'offre à ses regards. Devant lui se dressent de hautes montagnes dentelées, profondément découpées, dénudées, dont les cimes élevées sont couvertes de neige pendant la plus grande partie de l'année. Puis, sur les pentes des montagnes, sur les collines escarpées, dans les vallées et jusque sur les hauteurs qui surplombent le rivage de la mer, la terre est recouverte d'un immense tapis de verdure, qui s'étend comme une vaste tache sombre que seuls, les sentiers rocailleux et le lit des torrents impétueux qui se sont frayé un passage au travers de la montagne disloquée par les convulsions du sol, zèbrent de lignes plus ou moins grises et viennent en interrompre la monotone uniformité.

Parfois encore, des taches plus claires apparaissent au milieu de cette végétation luxuriante, telles des oasis dans un désert de verdure : Ce sont des clairières où la pierre affleure le sol et où se dressent des roches de granit, recouvertes de mousses, de lichens et de lierre grimpant et d'où jaillissent des sources d'eau cristalline qui se perdent dans la terre.

Ce tapis de verdure, formé par l'agglomération d'arbustes d'une taille souvent élevée, atteignant parfois quatre mètres, c'est la *macchia*, le légendaire maquis de la Corse, qui fut, jadis, l'asile inviolable et inviolé d'une race indomptable fortement éprise de justice et de liberté.

Les arbustes dont la réunion forme le maquis sont presque partout les mêmes où varient très peu, d'un point à un autre ; ils sont plus ou moins denses, plus ou moins élevés, plus ou moins touffus, suivant la région que l'on traverse et c'est principalement aux alentours d'Orezza, de Verde, de Morosaglia, d'Aleria que le maquis se montre le plus impénétrable.

Parmi les plantes qui le composent c'est d'abord, l'*arbusier*, le roi du maquis (*arbutus unedo*), *erbitru*, qui présente ses tiges flexibles au vert feuillage et ses rameaux rougeâtres, portant des fleurs blanches à la corolle urcéolée. Ses fruits, parfumés, les ar-

bouses, *bagouli* rouges, couverts de saillies verruqueuses et gros comme des cerises, sont un régal pour les oiseaux et les insectes. Ils contribuent à donner aux merles de Corse une saveur spéciale et appréciée par les gourmets.

Puis le *Ciste* (*cistus corsicus*), *mucchio*, moins ornemental que l'*arbusier* à feuilles odorantes, blanches, cotonneuses sur leur face, inférieure et à grosses fleurs roses, donne au maquis son odeur pénétrante.

La *Bruyère*, *Scopa*, comprend plusieurs espèces. Arbustes d'un port très élégant, les bruyères ont des tiges très fragiles, de petites feuilles en forme d'aiguilles et de minuscules fleurs groupées en panicules. C'est la bruyère arborescente (*Erica arborea*) dont les fleurs blanches sont odorantes, que l'on rencontre presque toujours dans le maquis. On y voit plus rarement la bruyère à balai (*Erica scoparia*) à fleurs verdâtres et moins souvent encore l'*Erica multiflora* et l'*Erica Corsica* à fleurs roses.

Le *Lentisque* (*Pistacia lentiscus*), *lentisco*, est un arbrisseau très ornemental répandant une odeur résineuse. Ses feuilles sont composées, ses fleurs verdâtres et ses fruits, des drupes, d'abord rouges, deviennent noires à maturité.

Le *Myrte* (*Myrtus communis*), *morta* superbe arbrisseau aux feuilles vertes et luisantes, aux fleurs blanches et odorantes aux multiples étamines et aux fruits, des baies noires, contient dans tous ses organes, une huile essentielle, très appréciée en parfumerie.

L'*Asphodèle* (*asphodelus corsicus*), *Talabelo* ou *Talabuccio*, doit son nom à ses feuilles allongées, comme des fers de lance. Ses fleurs blanches ou légèrement rosées se terminent en grappes. L'*asphodèle* ne se rencontre que dans les clairières du maquis des étages montagnards supérieurs.

Le *Houx commun* (*Ilex Aquifolium*), *carocutu*, arbrisseau très ornemental de 2 à 10 mètres, aux larges feuilles épineuses, aux fleurs blanches ou rosées, disposées en bouquets et aux fruits rouges. Le houx est une des plus belles parures du maquis.

Le *Laurier-tin* (*Viburnum-Tinus*) arbuste à écorce grise, à feuilles ovales, entières, à fleurs blanches ou rosées sur le bouton, ne manque pas d'une certaine élégance.

(à suivre).

J. CARABIN

# Bibliographie de la Presse Corse

(Suite XVII. — Voir à partir du n° 7, deuxième année)

**Petit Bastelicaïs** (Le). Organe bimensuel de la société Bastelicaïse d'éducation populaire, paraissant pendant les mois d'Août et de septembre. 1<sup>er</sup> Numéro le 15 Août 1907 ; format raisin 4 p. 4 col. hebdomadaire, Ajaccio, impr. Moderne.

**Petit Bastiaïs** (Le). Journal quotidien fondé à Bastia par M. *Matthieu Ollagnier* en 1875 et continué depuis 1905 par M. *J.B. Ollagnier* qui en est l'imprimeur. In-folio, 4 p. 5 col. le n° 10 cent.

C'est par acte du 17 Août 1905, reçu chez M<sup>re</sup> Giordani, notaire à Bastia, que M. J. B. Ollagnier devint seul propriétaire du *Petit Bastiaïs* dont M. *Matthieu Ollagnier* quittait la rédaction pour cause de Santé.

**Petit Corse** (Le). Journal républicain quotidien fondé à Ajaccio, en Décembre 1908, sous la direction de MM. *Montaü* et *Pozzo di Borgo*. Petit in-folio de 4 p. sur 4 col. un an : 17 fr ; devenu hebdomadaire dès la 2<sup>me</sup> Année, au prix de 6 fr. par an, subsista ainsi pendant cinq années.

**Petit Corse** (Le). Journal républicain hebdomadaire in-folio 4 p. 4 col. qui parut à Bastia en 1882.

**Petit Corse** (Le). Journal hebdomadaire de défense des intérêts corses. Directeur-Administrateur : M. *Marcel Lévié*. In-folio, 5 colonnes 4 pages. Bureau à Ajaccio, 16, Boul. Lantivy. 1<sup>er</sup> n° le Dimanche 3 décembre 1922.

**Petit Courrier** (Le). Publication hebdomadaire fondée à Ajaccio en Janvier 1893 pour s'occuper de : Commerce, Industrie, Agriculture, Chemins de fer, Navigation, etc. n'eut que quelques numéros.

**Petit Républicain de la Corse** (Le). Journal hebdomadaire qui parut à Ajaccio en 1881 ; format in-folio, 4 col. parut pendant un an.

**Petite Balagne** (La). Journal républicain de l'arrondissement de Calvi. Bi-hebdomadaire, format raisin, 4 pages, 4 col. 1<sup>er</sup> n° le 10 avril 1904. Publié à Calvi mais imprimé à Bastia, Impr. Piaggi ; spécialement destinée à soutenir la Candidature du conseiller *Fabiani*.

**Petite France** (La). Bulletin des Sections Tunisiennes de « l'Union générale des Corses et des amis de la Corse », ainsi que des sociétés « La Corse » de la régence.

Publication trimestrielle in-8 Jésus, 16 pages, 2 col. sous la direction de M.

*Pierre Omessa*. 1<sup>er</sup> n°, avril 1910. Dernier octobre 1910, n'eut que 3 n°s et cessa de paraître quand l'Union générale des Corses eut un organe particulier. Bureau, 14, Rue Desaix, à Tunis.

**Petite Revue populaire pratique** ; Bulletin mensuel commercial, industriel, agricole, etc. format in-8° 16 pages, publié sous la direction de la maison de *Matra-Maestrani & C<sup>ie</sup>*, 23, Boulevard Paoli, à Bastia pendant l'année 1901.

**Petit Sartenais** (Le). Quotidien fondé en 1898, publié à Sartène bien qu'imprimé à Corte. Parut pour la période électorale à laquelle il n'a pas survécu.

**Petit Sartenais** (Le). Organe des intérêts de l'arrondissement de Sartène. Format in-folio, 4 colonnes, hebdomadaire, imprimé à Corte en 1913 ; ne dura que quelques mois.

**Phalène** (Le). Journal littéraire et mondain fondé à Bastia en 1900 par un groupe de jeunes gens. Publia seulement quelques numéros en format in-8° sur 2 colonnes.

**Phare de la Corse** (Le). Transformation du journal bi-mensuel *L'Aigle Corse*, fondé à Bastia en 1864 par *P. A. Vannucci* et qui fut supprimé en 1869. Parut en format in-folio, 5 colonnes pendant 1869-70.

**Phare de la Corse** (Le). Journal politique et républicain fondé à Bastia en 1885. In-folio, 4 col. bi-hebdomadaire, 9 Boul. du Palais, un an 10 fr. En 1902 une édition parisienne fut créée à Paris par M. *Laurent Colombani*. En 1903 son rédacteur *G. Salvini* échangea deux balles avec M. *Pierre Guittet Vauquelin*.

**Phare de la Corse** (Le). Journal hebdomadaire in-folio 4 col. publié à Tunis pendant l'année 1903.

**Pilori** (Le). Cette publication politique, humoristique et littéraire parut une première fois à Bastia et fut bientôt suspendue. Elle fit sa réapparition en 1904 en format in-folio, paraissant le jeudi et le dimanche, sous la direction de M. *Sampiero Porri*, avec la collaboration de M. *J. D. Pinelli*.

**Potache** (Le). Journal satirique et littéraire hebdomadaire fondé à Ajaccio en 1908 par des élèves du Collège Fesch qui ne lui assurèrent qu'une éphémère existence.

(A suivre).

# REVUE DE LA CORSE

ANCIENNE ET MODERNE

---

OUVRAGES DIVERS SUR LA CORSE

---

Un observateur et un ami de la Corse en 1819

REALIER-DUMAS (1).

---



Au lendemain de la chute de Napoléon, tout ce qui comptait en Corse avait rallié la monarchie dite légitime et c'est par centaines que les adresses enthousiastes avaient été envoyées de l'île au roi Louis XVIII qui ne s'y montra point insensible. Était-ce reconnaissance, était-ce calcul politique ? toujours est-il que le gouvernement de la Restauration mit une sorte de coquetterie à s'attacher définitivement les cœurs corses et si les choix malheureux de M. de Rivière d'abord, de M. de Saint-Genest ensuite, paralysèrent quelque temps les bonnes volontés indiscutables du pouvoir, on en vint bien vite à une conception plus libérale de l'autorité et le nombre est grand de ceux qui, sans être Corses, s'intéressèrent d'une façon particulière à la Corse et s'efforcèrent d'en assurer le relèvement économique et moral.

Nous avons eu dans le *Bulletin des Sciences Historiques de la Corse* l'occasion de mettre en lumière les bonnes intentions du préfet, M. de Vignolle, du gouverneur, M. de Willet, du premier président M. Mézard et, dans la publication que nous avons entreprise récemment des rapports du commissaire spécial Constant, il est aisé d'apercevoir que, sans être favorable aux Corses trop différents de lui-même, le commissaire avait l'intime désir de faire le bien et de venir au secours du pays.

Dans cette foule de bonnes volontés continentales — auxquelles il faut ajouter encore le comte de Beaumont et Simonot — on peut faire une place importante au conseiller à la Cour royale Réalier-Dumas dont les idées firent alors quelque bruit.

Réalier-Dumas s'était épris sincèrement de la Corse et des Corses au milieu desquels il vivait ; il voyait ce pays malheureux, éprouvé par tout un long passé de guerres et de violences, recélant dans son sein des richesses immenses et cependant inexploitées, un peuple doué de qualités merveilleuses, mais étouffées, faussées par des siècles d'anarchie, d'esclavage et de tyrannie. Et il pensait que si on le voulait vraiment, on pourrait le relever de ses ruines et le régénérer.

---

(1) Réalier-Dumas, *Mémoire sur la Corse*, broch. in-8, Paris, 1819, et seconde édition en 1828.

IV. — N° 24, NOVEMBRE-DÉCEMBRE 1923.



Il avait ses idées à cet égard et elles concordaient assez avec celles du général gouverneur, comte de Willot, pour que celui-ci le recommandât chaudement à Decazes comme préfet de la Corse quand se posa la question du remplacement de M. de Saint-Genest.

« Dans le cas où M. de Saint-Genest ne reviendrait pas en Corse, écrivait au ministre le comte de Willot, le 22 janvier 1818, M. Réalier-Dumas, conseiller à la cour royale, qui autrefois était attaché au ministère de l'intérieur, m'a demandé instamment de l'indiquer à Votre Excellence pour la Préfecture de la Corse. Je ne sais s'il a l'honneur d'être connu de vous, mais je suis assuré qu'il est capable de bien remplir cet emploi parce qu'il a l'avantage de connaître parfaitement le pays, les mœurs des habitants et tous les individus qui ont de l'influence ou qui ont marqué dans les différents partis. Il est laborieux, a du zèle et des moyens. C'est à sa fermeté principalement qu'on doit ce que la Cour royale a fait de bien ; il a lutté avec vigueur et courage contre l'esprit de patronage qui fait souvent pencher la balance de la justice et s'est acquis à juste titre la réputation d'intégrité et d'impartialité qui caractérise le bon magistrat. »

En même temps que son protecteur l'avait signalé ainsi au ministre, Réalier-Dumas s'était présenté lui-même. Appelant l'attention de Decazes sur la Corse, il lui disait :

« La Corse qui n'a rien de commun avec les autres départements du royaume, aurait besoin d'une législation particulière ou, du moins nos lois actuelles devraient y souffrir quelques modifications. L'institution du jury n'y paraît point praticable, il est impossible d'y exécuter la loi sur les élections car il n'y a que 12 personnes qui paient 300 francs de contributions et une seule qui en paie 1.000. Ce département est arriéré de plus d'un siècle sur les autres de la France, pourquoi y mettre en vigueur les lois sur l'enregistrement et les douanes ? C'est en encourageant l'agriculture, le commerce et tous les arts en général qu'on parviendra à civiliser la Corse. Il sera facile ensuite avec des magistrats impartiaux et des administrateurs éclairés qui connaîtront le pays, mais étrangers aux différents partis qui le divisent il sera facile, dis-je, d'asseoir alors sur des bases solides la prospérité de cette île. » (1)

Et il offrait de renseigner le ministre sur ce qu'il avait pu observer des mœurs et des habitants.

Réalier-Dumas n'était pas un inconnu au ministère. Maintes fois, le commissaire spécial Constant, qui ne l'aimait guère parce qu'il se livrait peu, sauf à M. de Willot, avait prononcé son nom d'une manière assez peu favorable. Le conseiller à la Cour royale se déplaçait souvent dans l'intérieur de l'île et le but de ces déplacements échappait au commissaire. Il faisait aussi de fréquentes absences pour se rendre en Italie. Qu'allait-il y faire ? Constant, qui ne pouvait l'y suivre, laissait entendre qu'il pouvait bien s'y livrer à quelque

(1) Archives Nationales, F 7, 9644.

machination politique. Un jour même, le ministre de la Justice s'était ému au point d'ordonner une enquête, mais elle avait établi que Réalier-Dumas n'allait en Italie que pour son agrément personnel et pour surveiller quelques intérêts qu'il y possédait.

Néanmoins, l'atmosphère restait assez peu favorable à Réalier-Dumas dans les milieux officiels. et si l'on voulut bien lui répondre aimablement « qu'on accueillerait toujours avec plaisir ses communications », sa lettre n'en porte pas moins en marge cette petite annotation peu encourageante : « Le commissaire spécial a quelquefois parlé de ce M. Dumas d'une façon douteuse. »

Et, de même, la recommandation du général de Willot porte cette autre annotation dépourvue de bienveillance : « Cette lettre explique peut-être l'empressement de M. Réalier-Dumas à offrir des rapports sur la situation de la Corse. On lui a répondu sur ce point obligeamment, mais... voir les rapports de M. Constant ».

Réalier-Dumas n'obtint donc point sa préfecture, mais il n'en continua pas moins à s'intéresser intimement à la Corse. Un nouveau voyage qu'il entreprit à travers l'île en fin de 1818 et dont le terrible commissaire a signalé les étapes acheva sa documentation. Mais comme on ne paraissait pas accueillir ses rapports avec empressement, il prit le parti d'en appeler à l'opinion publique, et c'est ainsi que parut en 1819 son célèbre « *Mémoire sur la Corse* » qui fit alors un certain bruit et dont l'auteur donna, en 1828, une seconde édition.

Ce « *Mémoire* » est une petite brochure d'environ 65 pages, divisée en 5 chapitres où l'auteur a étudié successivement :

ce que la Corse pourrait être et ce qu'elle est,  
les moyens proposés pour améliorer l'état actuel,  
l'insuffisance de ces moyens et les raisons de cette insuffisance,  
les mœurs des Corses et les vices dans la législation,  
l'organisation judiciaire et l'administration.

On trouve dans cette étude à peu près tout ce qu'on pouvait dire alors de la Corse et des Corses. Sans doute on peut reprocher à l'auteur quelque inégalité entre ses cinq chapitres, et, pour notre part, avec les mêmes matériaux, nous eussions adopté un autre plan. Il nous semble également qu'il a donné à des points de détails des développements excessifs et que sa conclusion manque de l'ampleur que comportait assurément le sujet qu'il traitait, mais nous sommes obligé de convenir que presque toutes ses observations sont fort justes, ses remarques judicieuses et que l'ensemble de son travail forme une étude extrêmement intéressante.

La description que fait Réalier-Dumas de l'état agricole, commercial, industriel et minier de la Corse à cette époque, est fort exacte et il n'y aurait pas grand'chose à y changer aujourd'hui. « Le sol de la Corse, dit-il, ne le cède en fertilité à aucun des meilleurs cantons de France et d'Italie, mais on n'en tire nullement le parti qu'il faudrait. » Il parle des plaines d'Aleria « qui pourraient fournir du blé pour 300.000 âmes et qui n'en donnent pas pour la nourriture de l'île », des vins du Cap corse « qu'on lui a fait boire dans le Nord pour du Frontignan ou du Malaga », et de ceux de Cervione et de Tallano qui, « bien faits, seraient supérieurs à nos vins ordinaires de France », des oliviers des collines du Nebbio, des plaines de la Balagne et des rochers du Cap ou d'Olmetta « qui donnent 7 à 800.000 frs d'huile et dont l'olive, préparée comme en Provence, pourrait en donner pour 2 millions, » du mûrier qui « vient à merveille » et du ver-à-soie qui y prospère « parce qu'il ne pleut ni ne tonne jamais au temps de son travail ». Il rappelle que du temps de Louis XVI on avait fait des essais de soie en Corse et qu'elle avait été reconnue « d'une qualité supérieure à celle du Piémont ». Il note que la cire de Corse « vaut mieux que celle de Venise », qu'elle était si abondante autrefois qu'elle servait aux Corses « pour payer leur tribut aux Romains, et cependant on la cherche inutilement dans le commerce ». Les oranges, les citrons pourraient devenir l'objet d'un important commerce, mais on n'en exporte que peu ou point. On pourrait faire du chanvre dans la plaine orientale, mais on n'y en trouve point. De même pour le tabac et il cite à ce propos la tentative couronnée de succès d'un Français appuyé par le général de Willot et le Président Mézard et qui, ayant fait une plantation magnifique près de St-Florent, eut le malheur d'en refuser les 24.000 frs qu'on lui en offrait... Quelques jours après, 200 bestiaux descendus des pays voisins, venaient ravager son champ... (1)

Réalier-Dumas rappelle encore qu'en 1810 on lui a montré à Paris du coton de Corse qui était très beau, qu'on avait également réussi des cultures d'indigo, mais tout cela était abandonné.

Les forêts elles-mêmes, non point les 54 forêts dites royales, mais les deux seules de Vizzavone et d'Aitone, mises en coupe réglée « suffiraient à tous les besoins de notre marine marchande et militaire » mais ni les unes ni les autres n'ont été jusqu'ici d'une grande utilité pour la France. Et il note que les montagnes de Corse renferment de mines de fer et

---

(1) Simonot, qui a pris longuement à partie Réalier-Dumas à propos de cette affaire, n'a pu que contester les chiffres sans infirmer le fait.



de cuivre, des gisements de marbre précieux. L'azur, le granit, le serpentinite, le vert antique, le porphyre abondent.

« J'ai vu, dit-il, dans la chapelle des Médicis, à Florence, des tombeaux qui sont incrustés de jaspe vert de Corse. »

Les eaux thermales du Fiumorbo étaient fréquentées par les Romains et,

« selon Vacca, le premier médecin de l'Italie, rien n'égale leur efficacité contre les rhumatismes et les maladies cutanées ; celles d'Orezza sont célèbres pour les maladies du foie et les obstructions de tous genres, mais ni les unes ni les autres ne sont fréquentées parce que les chemins qui y conduisent sont impraticables et parce que, une fois arrivés, les malades n'y trouveraient aucun établissement pour les recevoir ».

Il y a du corail dans les parages d'Ajaccio et de Bonifacio. On l'abandonne aux Napolitains « pour aller à grands frais en chercher de moins beau sur les côtes de Barbarie ».

On pêche annuellement pour 300.000 frs de sardines sur les côtes de Sardaigne. Pourquoi n'en pêche-t-on pas sur les parages de la Corse où elles sont tout aussi abondantes ?

Et ces beaux golfes qui « excitèrent jadis la jalousie des Génois » au point qu'on leur interdit tout trafic étranger, qu'en font les Corses aujourd'hui qu'ils peuvent commercer comme bon leur semble ? Rien ou presque. Les Corses vont chercher en France et en Italie le peu d'objets dont ils ont besoin, ils y portent en retour « le vin du Cap corse et l'huile de la Balagne, un peu de bois à brûler, quelques peaux, des citrons, des châtaignes. Leur commerce ne va pas au-delà. » Et quant aux manufactures, on peut dire qu'il n'en existe pas...

Après cette exposition de l'état de la Corse au moment où il écrit, description fort exacte car la concordance est parfaite entre ce qu'il dit et ce que rapportent dans le même temps MM. de St-Genest et de Vignolle, le général de Willot et le commissaire Constant, Réalier-Dumas examine « les moyens proposés pour améliorer l'état actuel de la Corse ». Rappelant les opinions émises sur la Corse et les Corses par les Génois et par le duc de Choiseul, voire même par Napoléon qui lui aurait dit, à lui Réalier-Dumas, en 1815, « on ne fera jamais rien de mon pays » il dit hautement : « J'oserais n'être pas de leur avis ».

« Si les Génois, ajoute-t-il, n'ont rien fait de la Corse, c'est qu'ils ne l'ont pas voulu. Si la république française, si le gouvernement impérial, si le gouvernement actuel n'y ont pas mieux réussi, c'est qu'ils l'ont mal connue. »

Et il rappelle l'œuvre négative à laquelle a abouti la commission nommée par le duc Decazes pour examiner l'état de

la Corse et pour rechercher les améliorations dont il était susceptible.

Son troisième chapitre établit, en effet, l'insuffisance des moyens proposés et les raisons de cette insuffisance. A ses yeux, avant de vouloir encourager le commerce, l'industrie ou l'agriculture, il faut avoir pourvu à la sûreté des personnes et des propriétés. Or, à ce point de vue, la Corse est en plein état d'anarchie et Réalier-Dumas déclare que ce ne serait pas aller trop loin que d'affirmer qu'il se commet en Corse plus d'assassinats que dans tout le reste de la France. C'est même là un des points de son mémoire qui ont soulevé le plus d'émotion chez les écrivains qui se sont donnés à cette époque pour amis véritables des Corses et qui en ont profité pour accabler Réalier-Dumas. En réalité, ces écrivains ont mal compris la pensée véritable de Réalier ou n'ont pas voulu la comprendre. A l'appui de son dire celui-ci a cité ce rapport à l'empereur de 1810 où l'on voit que « la seule cour criminelle du Golo a prononcé dans l'espace de 5 ans, 235 arrêts de mort », et il rappelle à titre de témoin personnel que du 14 avril 1816 au 1<sup>er</sup> janvier 1819 il a été porté à la chambre d'accusation 337 affaires criminelles dont 265 assassinats. « Il ne compte pas les délits ruraux ou forestiers car, dit-il, ils sont si fréquents qu'on ne se donne pas la peine de les poursuivre. « J'ai passé cinq années en Corse et je ne sache pas que, pendant ce temps, il ait été jugé un seul délit rural et forestier. »

Il évoque le souvenir de ces propriétaires qui venaient supplier le général de Willot, de les protéger par la force armée pour qu'ils puissent enlever leurs récoltes, celui de cet autre propriétaire qu'il a connu et qui n'avait trouvé d'autre moyen pour se procurer une sorte de sécurité « que de faire une pension aux 5 ou 6 plus mauvais sujets des environs », celui de la *Parthénope*, cette bombarde échouée sur les côtes du Cap corse

« Où la cargaison entière fut pillée par les gens du pays, où les objets volés figurèrent dans toutes les maisons du Cap et se vendirent jusque dans Bastia sans que la justice soit jamais arrivée à punir un seul coupable... »

Simonot et Beaumont qui, par la suite, s'appliquèrent à disséquer le mémoire de Réalier-Dumas, ont feint de croire que celui-ci considérait les Corses comme un peuple d'assassins et de voleurs. Il n'est point besoin de défendre Réalier contre cette accusation ; tout son livre proteste contre elle, et ces assassinats, il le dit lui-même, ne sont que des crimes de vengeance et non point de malfaiteurs. Mais il n'en est pas moins vrai que la vendetta armant des familles entières les

unes contre les autres, obligeant chacun à se garder de son ennemi, faisait régner une insécurité générale. Et ces propriétés menacées, ces pillages d'épaves ne sont que la suite inévitable de 25 ans de troubles et de guerres pendant lesquels la moralité s'est relâchée. C'est un phénomène qu'à la même époque on observe un peu partout, que nous observons même aujourd'hui, au lendemain de la Grande Guerre. Faut-il n'en rien dire parce qu'on parlait de la Corse ?

(A suivre)

Emile FRANCESCHINI.

## LES ÉPIDÉMIES INSULAIRES

### LETTRES sur le PALUDISME en CORSE

— fin (1) —

*Bastia, 9 octobre 1921,*

Après avoir palpé la rate et examiné le sang de près de 500 enfants, nous revenons de la côte orientale édifés et effrayés : deux enfants sur cinq ont une rate anormalement enflée, signe d'une infection paludéenne grave ; un enfant sur cinq, a des parasites dans le sang au moment de l'examen. Quel réservoir de virus à tarir !

Avant de tirer de notre enquête les conclusions pratiques qu'elle comporte, nous voulons recueillir encore quelques documents.

Les villages bâtis à mi-hauteur se sont révélés sains, en parfait contraste avec la région basse qu'ils dominent. Jusqu'à quelle distance les vallées qui débouchent dans la plaine participent-elles de son insalubrité ? Nous remontons la vallée du Golo. A quelques kilomètres vers l'amont, la rivière, profondément encaissée entre des pentes abruptes, coule à une altitude d'environ cent mètres. Cependant, les gîtes à Anophèles ne manquent point dans l'eau claire, parmi les herbes des rives, dans les havres moussus et calmes où le courant meurt. Avec les Anophèles, voici l'infection paludéenne : à Barchetta, sur 31 enfants, 9 sont porteurs d'une grosse rate, 6 présentent des hématozoaires dans le sang... Dans la haute vallée du Bevinco, à plus de 300 mètres d'altitude, Lancone nous montre un porteur de grosse rate sur 4 enfants examinés. Ainsi, même à une grande distance du littoral, les vallées montagneuses ne sont pas indemnes du mal.

(1) Voir les numéros précédents : 21, 22 et 23.



Il était intéressant de donner un coup de sonde dans une agglomération de la côte occidentale. Nous visitons Saint-Florent, village maritime qui contemple, de son promontoire, un des plus beaux golfes de la Corse, haut ceinturé de montagnes. De 51 enfants pris au hasard, deux seulement avaient la rate hypertrophiée ; deux étaient parasités.

Un dernier point restait à vérifier. Les villes sont inhospitalières à l'Anophèle, car ses larves préfèrent les eaux sauvages, que ne pollue pas le voisinage de l'homme. Autant le *Stegomyia*, le moustique qui transmet la fièvre jaune, est citadin, autant l'Anophèle a des mœurs rurales. Notre enquête trouvera-t-elle à Bastia, collectivité compacte de 35.000 âmes, confirmation de ce qui a été observé dans les autres villes méditerranéennes ? De fait, un groupe de 120 enfants, provenant des quartiers de Toga et de Fango, que nous avons examinés avec nos excellents confrères, les Docteurs Zuccarelli et Pitti-Ferrandi, ne contient que deux porteurs de grosse rate et aucun porteur d'hématozoaires. Comme on pouvait s'y attendre, la ville de Bastia est saine. Par contre, ses abords immédiats sont exposés au paludisme. Nous avons parcouru un soir le frais vallon de Bertrand, qu'un mince ruisseau arrose, aux portes de Bastia, entre des jardins et des bosquets feuillus. Ce vallon s'ouvre sur la plage même où les Bastiais prennent leurs bains de mer. Nous avons trouvé des larves d'Anophèles à profusion dans le frais ruisseau jaseur. Les Bastiais ne sont donc vraiment en sécurité que derrière les murailles de leur bonne ville.

..

Notre tâche est remplie. A la nuit tombante nous quitterons la Corse, heureux et éblouis de l'avoir vue digne de sa réputation de beauté, tristes infiniment des misères que nous y avons connues. Jaillie au milieu de la coupe d'Homère, de de cette Méditerranée céruléenne qui vit naître et s'épanouir la civilisation gréco-latine, l'île était formée, semble-t-il, pour le bonheur. Mais, depuis des siècles, un destin implacable s'obstine à ruiner les dons que la nature y a si généreusement répandus. Les vieux vers bien connus n'expriment pas seulement l'amer chagrin d'un poète exilé :

Corsica terribilis, quum primum incanduit aestas,  
Saevior, ostendit quum ferus ora canis...

Et la question se pose, impérieuse : quelles sont donc les causes profondes qui ont perpétué sur ce sol le paludisme, générateur de décadences ?

Il est aisé de constater que, dans le monde entier, le paludisme n'existe et ne persiste que là où l'homme a laissé la li-

bre nature régner en maîtresse. Partout où, pour vivre, il suffit de cueillir le fruit nourrissant à l'arbre des forêts et de traire le lait des troupeaux, l'Anophèle se taille, large, son domaine et pullule sans frein ni limites. Mais, dès que l'homme ne se contente plus des productions spontanées du sol, dès qu'il contraint la nature à obéir à sa volonté, l'équilibre des êtres et des choses se modifie. La culture intensive remplace ce que la Science sociale appelle la simple cueillette ; les champs artificiels font reculer jungle, brousse et maquis ; l'eau disciplinée est contrainte de travailler, d'actionner la roue des moulins, d'irriguer les terres, de courir au lieu de stagner paresseuse, dangereuse. Dans l'harmonie nouvelle, l'Anophèle ne trouve plus sa place. Il ne disparaît pas tout-à-fait, certes, mais ses qualités nocives diminuent et s'éteignent bien plus vite encore que son pouvoir de reproduction. On est frappé de voir comme, en Algérie par exemple, le paludisme disparaît devant l'effort agricole de l'Européen, sur les terres mêmes où les générations successives d'Indigènes se sont étiolées. Pourquoi n'en va-t-il pas de même en Corse ? Pourquoi le paysan ne porte-t-il pas la hache et la charrue dans le maquis de la plaine orientale ? Pourquoi cette émigration estivale toujours renouvelée, cette fuite périodique de la plage vers la montagne ?

D'après ce que nous avons cru comprendre, la mise en culture de la plaine se heurterait à un sérieux obstacle : l'infertilité naturelle du sol. On n'y trouve de terrains alluvionnaires suffisamment riches en azote que dans le lit des torrents et à leur embouchure où ils forment des lentilles de terre à blé perpendiculaires à la côte. Entre ces lentilles, la plaine offre une surface rocailleuse, riche en potasse mais pauvre en calcaire et en acide phosphorique. Seule, la vigne y peut prospérer — avec les essences caractéristiques du maquis : ciste, lentisque, arbousier, myrte, bruyère. Et le contraste apparaît si marqué, entre cette région désolée et désolante et la montagne voisine, que l'on s'explique sans peine la répugnance du paysan à tenter des défrichements peut-être improductifs : en haut, il a le bon air frais, de l'eau potable en abondance, des fruits et des légumes ; en bas c'est la chaleur, la soif, la fièvre. Pourquoi descendrait-il dans la plaine ? Il n'y descendra que le jour où, décidé à la culture par l'appât d'un gain assuré et suffisant, il pourra échapper au paludisme. Oui, sans doute, le malheur de la Corse est d'être siliceuse ; mais cela est-il vraiment sans remède ? L'agronomie a fait d'autres miracles. Elle saura, un jour prochain, trouver un moyen économique d'enrichir le sol de la plaine en chaux et en phosphate, initier les cultivateurs aux amen-

dements profitables et prouver, par de démonstratifs exemples, ce que peut la volonté lorsqu'on la met au service de l'agriculture rationnelle.

Nous avons tracé ailleurs, et communiqué à l'Académie de Médecine (1), un plan d'application au paludisme corse des méthodes prophylactiques modernes. Nous ne pouvons l'exposer de nouveau en ces simples lettres *ad Corsicam amoenam*. Aussi nous bornerons-nous à exprimer quelques idées générales qui nous sont chères.

D'abord et surtout, pour lutter contre le fléau, ne pas trop compter sur l'Etat-Providence : *farà da se*. Le rôle de l'Etat est de direction, de propagande, de contrôle. Une population intelligente comme la population corse doit comprendre les principes de la prophylaxie paludique et, les ayant compris, s'efforcer spontanément d'en réaliser ou, pour le moins, d'en faciliter l'application. Car la lutte antipaludique est une entreprise dont le succès dépend avant tout du bon vouloir de ceux qui en bénéficient. Se soustraire par incrédulité, miso-néisme, superstition ou nonchalante indifférence, à la discipline, d'ailleurs bien légère, qu'elle impose, négliger les conseils reçus, contrecarrer par des exigences excessives ou par entêtement pur les travaux qu'elle nécessite, c'est manquer à son devoir et c'est aussi coupable que de désertir devant l'ennemi. A cet égard, le personnel de l'Enseignement public et tout particulièrement les instituteurs ruraux nous paraissent pouvoir et devoir exercer en Corse, à l'école primaire et même hors de l'école, un rôle éducateur et animateur des plus féconds : le paludisme corse aura vécu le jour où la population, formée dès l'enfance à la pratique des mesures de défense, les appliquera avec l'automatisme d'un réflexe.

D'un autre point de vue, l'efficacité d'une campagne antipaludique d'Etat n'est pas nécessairement fonction de l'importance des crédits qui y sont affectés. Une confusion regrettable — ou plutôt la méconnaissance des facteurs qui favoriseraient la persistance du paludisme dans un pays, — entraîne les esprits les mieux intentionnés à rêver de travaux grandioses, de bouleversements agraires, toujours très coûteux, souvent inutiles, dangereux parfois. On confond, par exemple, assainissement antipaludique et bonification agricole : ce sont, certes, œuvres connexes, mais non pas corrélatives. Les gros drainages, les canaux de dessèchement amendent les terrains ; ils ne suppriment pas le paludisme. Il arrive même qu'ils le perpétuent. L'Anophèle subtil se soucie peu que les

(1) Séance du 7 février 1922.



mares et les trous soient d'origine naturelle ou artificielle : il lui suffit, pour pondre, que l'eau y dorme, à l'ombre des joncs et des roseaux. On lui prend le marais, il s'empare du canal herbeux, et quand, par une initiative heureuse, on désherbe le canal, le moindre suintement, le plus petit bassin d'arrosage, l'empreinte d'un sabot de bête de somme près d'un abreuvoir, sans parler des ruisseaux, peuvent encore abriter sa progéniture nombreuse. C'est dire qu'aux yeux de l'hygiéniste les grands travaux de dessèchement du sol ne produisent pas tous les effets salutaires inconsidérément espérés ; en ce qui regarde la santé publique, ils donnent des résultats hors de proportion avec les dépenses dont ils sont la source, et, de plus, ne dispensent nullement l'antipaludiste de combattre les causes d'insalubrité qu'ils laissent subsister. Après comme avant leur réalisation, il faut lutter contre le mal avec la même énergie. Et si, dans la plaine orientale corse, de graves raisons de colonisation intérieure ou la certitude de transformer le sol stérile en terres grassement productives justifiaient l'entreprise de grands travaux de drainage, seule la collaboration étroite de l'agronome, de l'ingénieur et de l'hygiéniste antipaludique, associant leurs efforts pour appliquer rigoureusement les principes de la prophylaxie, pourrait placer les résultats à la hauteur des dépenses et, pour tout dire, éviter les déboires d'un nouvel échec.

..

A notre avis, dans l'état actuel des personnes et des choses, la mesure de défense qui s'impose la première en Corse, et avec le caractère d'urgence le plus marqué, c'est la *quininisation systématique de la population des localités malsaines*. Nous avons essayé de montrer au lecteur dans quelle proportion souvent énorme les habitants souffrent du paludisme. Puisqu'il n'est pas possible de détruire d'un coup tous les Anophèles de l'île et d'empêcher ainsi la transmission du mal, les pouvoirs publics doivent mettre en œuvre les propriétés curatives et préventives de la quinine, et en généraliser l'usage. La quinine fait disparaître les hématozoaires du sang des malades ; par là, elle empêche les moustiques qui les piquent de s'infecter ; de plus, elle préserve les individus sains, même s'ils sont piqués par un moustique porteur de germes, car elle rend leur sang impropre à la multiplication des hématozoaires. Par la quininisation, la chaîne fatale qui rive implacablement le sort de l'homme sain au sort de son voisin, le malade, est deux fois rompue ; ils n'ont plus rien à redouter l'un de l'autre malgré les attaques des moustiques.

L'organisation de « campagnes de quininisation » dans les localités corses impaludées, — en commençant, par exemple, par les plus malsaines, celles qui fournissent les index spléniques et parasitaires les plus élevés — voilà donc le but primordial vers lequel doivent tendre les efforts. Sans entrer dans le détail de cette organisation, nous dirons que la quininisation, pour donner tous ses fruits, exige l'obéissance à des règles strictes : il la faut générale, c'est-à-dire étendue à tous les habitants sans exception, grands et petits, malades et valides ; quotidienne, rigoureusement, pendant toute la durée de la saison dangereuse, du premier mai au trente octobre de chaque année ; appliquée à domicile par un agent quininisateur consciencieux, dévoué, discipliné et probe qui fait ingérer le médicament en sa présence aux doses toujours inoffensives, de cinq à quarante centigrammes, suivant l'âge ; étroitement surveillée par des hygiénistes compétents. Le succès est à ce prix et il apparaîtra d'autant plus éclatant qu'on aura mis à l'assurer plus de volonté intransigeante et persévérante d'un côté, de l'autre, plus d'intelligente soumission.

..

D'ailleurs, même si l'Etat ou le Département se trouvaient contraints d'ajourner l'organisation de la lutte contre le paludisme, ou s'ils ne pouvaient exercer leur intervention que dans un domaine restreint, il resterait encore aux populations corses cette arme puissante de défense qui s'appelle l'initiative individuelle. On objectera sans doute : que peut un individu, tout seul, contre le maquis arborescent, contre les nuées de zanzare, contre un virus partout présent et partout exalté ? Nous répondrions volontiers par cette gageure : si une démonstration solennelle pouvait susciter la foi, si elle pouvait entraîner à l'action de nombreux disciples, nous parierions de passer, sans contracter le paludisme, une saison fiévreuse entière sur la côte orientale, à l'endroit le plus insalubre qu'on voudra nous désigner. Nous n'y mettrions qu'une condition, c'est de pouvoir garnir de bons treillages les portes et les fenêtres de notre gourbi, d'avoir droit à notre moustiquaire de lit et à une ration quotidienne de quinine. Nous quininiserions nos voisins, par-dessus le marché. Eh bien, l'impunité, l'immunité que nous sommes sûrs d'obtenir ainsi, chacun est en mesure de se la procurer. Et nous disons aux Corses en toute vérité avec la conviction profonde que donne une longue expérience :

*Si vous voulez éviter le paludisme, vous le pouvez. Mais ne comptez pas sur autrui ; comptez sur vous-mêmes. Comptez sur votre moustiquaire, mais réparez-en les accrocs,*

car la plus belle moustiquaire du monde n'arrête que ce qui est plus gros que ses mailles. Comptez sur la quinine, mais n'oubliez pas de la prendre, chaque jour, même valides, car la meilleure quinine n'agit contre le microbe qu'en solution dans le sang ; elle ne possède aucune vertu protectrice si on la laisse dans sa boîte au lieu de l'avaler. Souvenez-vous que les dangers du paludisme vous font dépendants les uns des autres : chaque paludéen guéri est une source de contamination de moins ; quiconque se laisse impaluder par négligence ou par mauvais vouloir est une source de contamination de plus. Considérez surtout le fléau séculaire comme une maladie vraiment sociale dont on ne vient à bout que par l'union fraternelle, par la solidarité agissante et vous en aurez raison.

Edm. et Et. SERGENT et L. PARROT

---

## LES ECRIVAINS CORSES

### SAVELLI Pierre Marie

(1780-1855)

---

Pierre Marie Savelli naquit le 28 avril 1780 à Corbara de Balagne, dans ce vieux manoir du Guido où virent le jour tant d'hommes distingués. Il était le neveu de Jean Pierre Savelli, dit *Savellino*, président de la Balagne, ami dévoué et secrétaire du général Pascal Paoli, aux lumières duquel le *Père de la Patrie* recourut dans certaines circonstances. Le jeune Savelli, envoyé par son oncle en Italie, y avait fait de bonnes études à l'université de Pise. A la Révolution, nous le retrouvons à Corbara et l'« *Accademia dei Gemini* » de Lucques, ayant reconnu sa valeur « *in genere di Belle Lettere* » le désigne, le 9 avril 1796, comme membre correspondant. Il n'a que seize ans.

Un passeport du Directoire Exécutif de Bastia, du 16 vendémiaire an VI (7 oct. 1797) l'autorise à sortir du territoire de la République Française. Le jeune étudiant se rend en effet à Livourne. Il reviendra de la péninsule avec le diplôme d'avocat. Il s'attache alors au barreau de Calvi et pendant quelque temps il y plaide avec succès. C'est à cette époque, peut-être vers 1805, que son amour des lettres et des études historiques, son admiration pour les américains des treize colonies qui avaient su conquérir vaillamment leur liberté, lui dictèrent ce « *Précis de la Révolution d'Amérique* » dont l'introduction est un petit chef-d'œuvre de logique. Certain



chapitre concernant l'origine corse de Christophe Colomb est notamment remarquable de bon sens et de clarté. (1)

Mais voici que l'Europe est en feu, P. M. Savelli ne peut résister au désir de mettre sa personne au service de la patrie ; il dépose la robe pour l'épée. Mais c'est l'Italie qui à nouveau l'attire ; il se rend à Naples et s'engage dans la « *Légion Corse* » qui est au service du roi Murat et dans les rangs de laquelle se trouvent plusieurs jeunes gens des meilleures familles du pays.

En septembre 1805, il y gagne les galons de sous-lieutenant. Il quittera plus tard cette formation d'élite pour le 2<sup>e</sup> de ligne « *Regimento Regina* », où, en 1810, il est nommé lieutenant officier payeur. Trois ans après il conquiert au dit régiment le grade de capitaine. En cette qualité il se distingue dans diverses circonstances difficiles. Prisonnier de guerre des Autrichiens en 1815, il est rapatrié l'année suivante. — Nous n'insisterons pas sur la carrière militaire du capitaine Savelli ; mais nous ne pouvons négliger de citer un document qui la résume et l'éclaire magnifiquement : c'est une note faisant suite à l'« *Etat des services de l'officier Savelli du Régiment les « Regina », décoré de la médaille d'Honneur* ».

« ... Il suo merito, il suo contegno e la sua delicatezza sorpassano i limiti volgari. Io deggio rendere a quest'ottimo ufficiale il presente suffragio come la sola ricompensa permessa dalle attuali circostanze di dare alla sua irreprendibile maniera di servire. »

On n'a rien à ajouter à un tel certificat de vertus militaires. Une ordonnance du 1<sup>er</sup> juillet 1818 le réadmet dans les cadres de l'armée française. Entre temps le général gouverneur de la Corse, Marquis de Rivière, lui annonce (20 août 1816) sa nomination dans l'ordre du « *Lys* ».

Les aptitudes militaires de P. M. Savelli jointes à son érudition, lui permettent d'aspirer aux grades supérieurs. Mais son oncle, se sentant vieillir, le rappelle à Corbara (1820). Pour avoir le plaisir de le garder auprès de lui, il lui fait accepter en 1824 le poste de juge de paix du canton de l'Ile-Rousse. C'est en cette qualité que Savelli rendit, pendant plus de trente ans, la justice avec la plus grande impartialité, partageant son temps entre ses travaux littéraires et ses devoirs de magistrat ; Les *Souvenirs historiques de la Légion Corse*, datent de cette époque.

A peine avait-il touché le sol natal que la Société centrale d'Instruction publique du département de la Corse voulut l'honorer en le désignant comme membre correspondant (séance du 5 mars 1820).

(1) *Note du biographe*. — Cet ouvrage dont nous avons eu sous les yeux le manuscrit original ne fut jamais publié. Nous nous proposons d'en donner des extraits dans notre prochaine étude sur les écrivains corses.

« Ce gage de notre estime, lui écrivait à cette occasion le président De Vidau, était dû à l'intérêt que vous prenez au progrès des institutions sociales, et le choix de la société sera justifié par les secours qu'elle espère obtenir de votre zèle et de vos lumières. »

Juge intègre et d'une étonnante indépendance de caractère, on pourrait dire de Pierre Marie Savelli qu'il avait le courage de sa profession, ce qui n'est pas un mince mérite si l'on veut bien, par la pensée, se reporter dans la Corse d'il y a 80 ans. Nous avons entendu raconter, par certains vieillards qui l'ont connu, qu'à l'époque où les redoutables bandits Massoni et Serafini, — de vrais bandits ceux-là, — terrorisaient la Balagne, à la tête de leurs sinistres bandes, un plaideur vint trouver le juge par une sombre soirée d'hiver. Après avoir exposé son affaire, cet homme qui ne jouissait pas d'ailleurs de l'estime publique, insinua que l'un des bandits était dans les environs et qu'il s'était mis à sa disposition... A ces mots d'intimidation, Savelli, indigné, bondit : « Si perisca ! si perisca ! mais la justice avant tout, s'écria-t-il... » Et s'étant levé brusquement, il ouvrit avec fracas la porte de son bureau et congédia peu gentiment cet homme. A l'audience, il reconnut que l'ami du bandit avait tort et n'hésita pas à rejeter toutes ses prétentions. Ce fait en dit long sur le caractère de P. M. Savelli. Il joignait à la bravoure du soldat toutes les qualités d'un véritable magistrat, à tel point que son intégrité est devenue proverbiale.

D'aspect sévère, mais doué d'une grande délicatesse, il était d'un commerce des plus agréables et même il ne dédaignait pas le mot pour rire. Il est vrai de dire qu'au XIX<sup>e</sup> siècle la saine tradition de l'humour corse semble avoir été l'apanage de la magistrature. Salvator Viale, notre prince de la satire, avait-il communiqué sa franche gaîté aux ministres de la déesse Thémis, ses collègues ?

Pierre Marie Savelli connaissait à fond la langue italienne et, s'il écrivit en français ses œuvres principales, il faut voir dans cette préférence marquée pour notre langue maternelle une des manifestations les plus éclatantes de son patriotisme. Il était aussi très « ferré » en latin et s'exprimait dans la langue de Cicéron avec autant de facilité qu'un montagnard corse le fait en dialecte. Sa haute valeur et la considération dans laquelle le tenaient ses contemporains et les autorités départementales le firent désigner à diverses reprises, comme membre des commissions locales chargées de régler les contestations sur les biens communaux (1826-1835). Valéry, bibliothécaire particulier de Louis Philippe et auteur du « *Voyage en Corse, en Sardaigne, etc. etc.* » qui avait été l'hôte de Savelli, lors de son passage en Balagne, entretint avec lui une corres-

pondance des plus amicales. En 1836, il retarda même l'impression de son ouvrage sur la Corse, attendant de son correspondant certains renseignements statistiques et d'actualité (1).

Dans l'ouvrage de Gioacchino Prosperi « *La Corsica e i miei viaggi in quell'isola* » nous relevons également un émoi-gnage qui éclaire d'un jour nouveau la belle figure du vaillant soldat et du bon citoyen que fut P. M. Savelli :

« Ce fut lui qui s'offrit généreusement à loger le prédicateur, et je fus traité dans sa demeure avec cette dignité dont est fort riche ce seigneur qui, aux nombreux talents et lumières dont il est orné, joint le mérite d'être issu de la très noble lignée des Savelli de Rome. .. »

L'homme qui inspira ces lignes ne pouvait être qu'un grand cœur, une âme d'élite. Son œuvre tout entière, son style lui-même portent l'empreinte de ce débordement de noble franchise.

Pierre Marie Savelli mourut presque subitement le 3 juin 1855 (2). Il avait eu le temps de livrer au public son histoire de la *Légion Corse* si intéressante à tant de titres (3).

Dans cet épisode de l'histoire de notre pays l'auteur raconte, avec talent et avec un grand souci d'impartialité, les événements dont il fut le « témoin oculaire » et auxquels il fut mêlé. C'est la biographie sincère des modestes chefs et des soldats, des soldats surtout, qui signèrent de leur sang cette magnifique épopée que fut la campagne du « *Napolitain* », sous les rois Joseph et Joachim. Les preuves de vaillance, les traits d'héroïsme ne manquent point au palmarès de cette Légion Corse qui se faisait redouter de ses ennemis avant même qu'ils eussent éprouvé les effets de sa présence.

(1) Valéry n'oublia pas d'ailleurs de mentionner ce nom ami parmi les hommes de mérite de la Corse. « .... Les premiers et courageux habitants (de l'île Rousse) appartenaient aux familles Arena, Blasini et Savelli. *Un magistrat de ce dernier nom historique, ancien militaire, homme éclairé et estimé est, aujourd'hui encore, juge de paix du canton.* (Voyage en Corse etc. etc., par M. Valéry, 1837, page 66).

(2) Nous devons à la vérité de dire que M. Mottet, procureur général et M. Fresneau, préfet de la Corse, l'engagèrent à solliciter la croix de la Légion d'Honneur qu'ils savaient due à ses mérites. P. M. Savelli se disposait à faire les démarches dans ce sens et, d'autre part, à demander sa mise à la retraite, quand la mort vint le surprendre.

(3) *Souvenirs Historiques de la LÉGION CORSE dans le royaume de Naples ou Episode de l'Histoire de Corse*, par P. M. Savelli, témoin oculaire. — 1 vol. in-8, XII, 232 p. Serrès, imp. de la Ville et de la Préfecture, 15, rue Cannebière, Marseille, 1851.



— « Tenetevi forti e defendetevi contro tutte le truppe che vi attacheranno ; noi verremo al vostro soccorso.... Se pero vedete comparire i Corsi, datevi alla fuga perchè non vi è altro scampo. » (Adresse du chef de bande Parafanti aux habitants de San-Pietro).

Que ce soit au siège de Gaète, dans le Celento, à Rocca-gloriosa, dans les Abruzzes, en Calabre, en Sicile, elle prit toujours une part active dans ce grand débat, dont le théâtre principal n'était point Naples. Détachée de l'armée française, en considération de ses aptitudes et de sa vaillance dans les guerres de détail, la *Légion* remplit son rôle avec honneur, avec gloire, jusqu'au jour où, la destinée l'entraînant inévitablement, elle succomba sur la plage inhospitalière du Pizzo, avec ce Prince dont la susceptibilité avait été fatale à lui-même et à la France. Nous devons savoir gré à Pierre Marie Savelli d'avoir mis à profit ses loisirs pour écrire l'histoire de cette valeureuse *Légion Corse* et montrer la part qu'elle prit dans ce grand débat politique de dix années (1806-1808-1815).

Le général de division Hecquet, commandant la 9<sup>e</sup> division militaire, écrivant le 28 mai 1852 à un ami de l'auteur qui lui avait adressé ces « *Souvenirs Historiques* », s'exprime en ces termes au sujet de l'ouvrage :

« Plus que personne, je suis à même d'apprécier le mérite de ce livre, son exactitude minutieuse, sa véracité, son impartialité et l'intérêt saisissant des faits qu'il retrace.

J'ai eu l'honneur de faire partie de l'Armée d'Italie dans le Royaume de Naples ; j'ai souvent rencontré la *Légion Corse* ; un grand nombre de ses braves officiers m'étaient personnellement connus, plusieurs ont été mes camarades et mes amis. Vous jugez donc, Monsieur, du plaisir que j'ai éprouvé à la lecture de ce tableau émouvant d'événements qui me rappellent les années de ma jeunesse..... »

Pierre Marie Savelli, écrivain méconnu sinon ignoré, ne mérite pas l'oubli. Ce livre est un monument de notre histoire nationale digne de tout le respect qu'on doit aux gardiens de notre gloire.

H. YVIA-CROCE.

---

## ÉTUDES HISTORIQUES

### La Prise de Capraja<sup>(1)</sup>

(1767)



Les considérations rapides auxquelles je viens de me livrer m'ont été inspirées par la lecture du récit du siège de Capraja, publié en juin 1767, dans les « *Ragguagli dell' Isola di Corsica*, » quelques jours après l'événement dont j'espère avoir démontré l'importance

---

(1) Voir livraison précédente, Septembre-Octobre 1923.

Je donne ci-après la traduction de ce document historique.

J'ai traduit littéralement, on s'en apercevra sans peine ; car j'ai voulu reproduire non seulement les pensées, mais encore les expressions du rédacteur des « Ragguagli ». Ce n'est qu'avec un grand respect qu'il faut toucher à ces souvenirs d'une époque si glorieuse pour notre Corse.

A. GRASSI.

### « RAGGUAGLI DELL' ISOLA DI CORSICA »

*Du 1<sup>er</sup> Janvier jusqu'au mois de Juin de l'année courante 1767*

Rogliano, 24 juin 1767. (*Traduction*).

Le premier du courant mois de juin, par un de nos bâtiments de poste arrivé dans le port de Macinajo et venant de Capraja, nous reçûmes l'heureuse nouvelle de la reddition de cette place entre les mains des nôtres, survenue le matin du 29 Mai dernier.

Nous donnerons ici une relation exacte et détaillée des faits accomplis de part et d'autre pendant ce siège dont la durée a été de trois mois et demi.

L'île de Capraja est située au levant à une distance de vingt-cinq mille du Cap-Corse, en face de la côte de Toscane. Elle a toujours été une dépendance de la Corse, et formait autrefois une partie de l'apanage des seigneurs Da Mare qui étaient maîtres aussi d'une partie du Cap-Corse. Cette famille n'était pas encore éteinte que Gênes la dépouillait de cette possession.

Cette île qui a vingt-cinq mille environ de circuit est montagneuse et stérile, presque inaccessible sur tout le long de la côte à l'exception du port qui offre un mouillage commode pour les bâtiments légers. Elle est habitée par plus de quatre cents familles et possède un couvent des Pères de l'Observance. Les habitants de Capraja, généralement forts et robustes, s'adonnent à la navigation pour laquelle ils ont autant d'aptitude et montrent autant de bravoure qu'aucune autre nation maritime de la Méditerranée. Leurs femmes s'occupent de la culture de la vigne la seule pratiquée dans l'île. Il y a un ancien et fort château bâti sur une roche élevée, et muni d'une bonne artillerie, qui domine tout le bourg et l'entrée du port, lequel est défendu par une bonne tour qui le commande. Deux autres tours ont été construites aux deux extrémités de l'île, beaucoup plus pour signaler les corsaires barbaresques que pour la défense de l'île.

M. Paolo Mattei de Centuri, revenant de France où ses affaires l'avaient appelé au mois de Décembre, fut forcé par le mauvais temps de toucher à Capraja. Il prit des renseignements sur l'état de la garnison, sur la pénurie des vivres dans laquelle elle se trouvait et sur la négligence avec laquelle on gardait l'île. A peine arrivé en Corse il soumit à M. le

général Pascal Paoli un projet de conquête qui fut approuvé et dont l'exécution fut confiée à MM. Achille MURATI commandant d'Erbalunga et Jean-Baptiste RISTORI, commandant de Furiani. Pour cacher ce projet aux ennemis, il fut résolu d'augmenter insensiblement les garnisons de ces deux postes, et de réunir dans les plaines de Casinca et en d'autres lieux quelque autre petit corps de troupes, sous prétexte d'empêcher la contrebande des blés et des châtaignes ; on fit, en même temps, quelques provisions de blé et de biscuit destinées, disait-on, à l'approvisionnement d'une de nos grosses felouques de course. Ces différents petits corps de troupes s'étant réunis au Macinajo au commencement de février, les Génois se doutèrent que ces mouvements avaient pour but la surprise de Capraja, et le représentant de la République à Bastia ne conserva plus aucun doute, en apprenant que M. Barbaggi et les deux commandants dont nous avons parlé, s'étaient dirigés sur ce point avec une partie de leurs troupes. Il fit immédiatement partir et par une assez forte bourrasque, une felouque pour prévenir le commissaire génois de Capraja et lui remettre plusieurs sacs de farine et de l'argent. Les nôtres se virent obligés de s'arrêter quelques jours à Macinajo attendant une mer favorable, condition nécessaire pour s'approcher des rochers de Capraja et y opérer un débarquement. Au commencement de janvier, il avait été expédié de Gênes cinquante autres sacs de farine pour la place, qui, grâce à ces secours se trouva en état de faire une grande résistance.

Néanmoins nos deux commandants résolurent de tenter l'entreprise. Dans la soirée du 16, ils s'embarquèrent sur quatorze gondoles avec un corps de 200 hommes seulement que l'on croyait suffisant pour cette première tentative. M. Mattei, beaucoup d'autres chefs et de valeureux jeunes gens des principales familles des provinces du cap Corse et de Nebbio qui voulurent s'embarquer en qualité de volontaires se joignirent à l'expédition ; on se munit de deux petites pièces d'artillerie et des provisions de guerre et de bouche nécessaires. Quelques habitants de Capraja qui par hasard se trouvaient dans nos ports servaient de guides. Ce petit convoi toucha les côtes de Capraja vers les quatre heures de la nuit et le détachement mit pied à terre sur une petite marine appelée *il Cerro* qui n'était point gardée.

Les nôtres à peine débarqués, survinrent quelques Caprajesi armés envoyés par le commissaire génois, à la défense de ce point ; on les fit aussitôt prisonniers. Dès que le détachement fut arrivé aux environs du bourg, les commandants firent savoir aux anciens et pères de la commune



de Capraja, que l'expédition n'avait d'autre but que d'expulser les Génois, ennemis communs, de réunir leur île au corps de la nation et de la faire participer aux bienfaits d'une liberté commune ; que, par conséquent, ils espéraient que la population au lieu de mettre obstacle à ce projet aurait contribué avec zèle au succès de l'expédition. Assurés de ces intentions, les pères de la commune se rendirent auprès des nôtres qui avec le plus grand secret et le meilleur ordre entrèrent dans le bourg dont on occupa immédiatement les postes et les maisons les plus rapprochées du château, pour empêcher l'introduction d'aucune provision. En même temps, on dépêcha un officier avec douze soldats pour garder la chapelle et les magasins du port.

Le lendemain matin le commissaire génois voyant le bourg occupé par nos troupes, et le château assiégé, se prit à menacer les Caprajesi, leur reprochant de ne pas s'être défendus, tandis que peu de jours auparavant il leur avait fait distribuer cent quarante fusils. Puis l'artillerie commença à tirer sur les maisons et particulièrement sur le couvent occupé par les Corses.

La nuit suivante, par les soins de nos commandants, certaines grottes situées au-dessus du port et d'autres situées au-dessous du château du côté de la mer, furent garnies de troupes pour empêcher que les bâtiments ennemis n'apportassent aucun secours. En attendant on forma une compagnie de Caprajesi à la solde de la nation, composée de deux officiers et de cinquante soldats, qui, mêlés aux nôtres, furent chargés de garder tous les points de l'île accessibles à un débarquement et de couper les communications entre les deux tours *del Sinopito* et *Delle Barbici* : cette dernière tour qui était gardée par quelques habitants fit immédiatement sa soumission. Le matin du 19 la tour *del Sinopito* capitula et l'on y trouva deux canons de bronze de 10 et de 6, ainsi que des provisions de guerre et de bouche, celles-ci, en petite quantité. Le soir du même jour, la tour du port se rendit également et laissa entre nos mains deux autres pièces du même métal et de même calibre ; on accorda la liberté à la garnison de ces deux tours. Cette dernière prise assurait le succès de notre expédition puisque nous devenions entièrement maîtres du port dont la possession nous importait pour le transport des provisions et pour la sûreté de nos bâtiments.

Dès que l'on apprit en Corse que le débarquement de nos troupes avait été suivi d'un aussi heureux résultat, on expédia en différentes époques 300 hommes de renfort. Parmi ceux-ci se trouvaient en qualité de volontaires, MM. Jean-Charles

Saliceti, François Petrignagni et beaucoup d'autres chefs d'un zèle et d'un courage éprouvé, qui restèrent à Capraja jusqu'à la fin de l'entreprise et que, pour abrégér, nous ne nommerons pas, d'autant qu'ils sont connus par la nation tout entière. On expédia de même d'abondantes provisions de bouche et de guerre ainsi que différentes pièces d'artillerie, deux pièces de 16 furent placées sur le port, dont on ferma l'entrée au moyen d'une chaîne ; deux autres furent établies dans les grottes *del Bagno* situées sous le château au niveau de la mer.

Aussitôt que fut connue à Gènes, la nouvelle de la surprise de Capraja, il fut immédiatement expédié de ce port une grosse barque de guerre contenant des troupes et des munitions qui devaient être introduites dans le château : mais le chemin en était fermé et les Gènois ne purent que tirer quelques coups de canon contre les nôtres et encourager, par le moyen de la trompe marine, le commandant du château à tenir bon, lui faisant espérer un puissant et prompt secours. En effet, pour réaliser cette promesse, la République ordonna un armement considérable et en confia le soin et le commandement à M. Agostino Pinello, renommé pour son activité, son expérience et son courage, aujourd'hui membre du Sénat de Gènes.

Dans les premiers jours de mars, l'escadre génoise, composée de trois galères, cinq « pinchi » et sept felouques, ayant à bord quelques centaines de soldats de débarquement, parut dans les eaux de Capraja. Cette escadre fit plusieurs fois le tour de l'île et en examina toutes les échelles et tous les postes que nous y avions établis ; mais, ayant été contrainte plusieurs fois, par la tempête, de se disperser, obligée de se rallier de nouveau, elle passa tout le mois de mars sans aucune tentative, à l'exception de quelques coups de canon sans importance échangés entre quelques « pinchi » et nos postes. Le commandant du château, pour s'ouvrir des communications avec la mer, avait fait descendre plusieurs soldats sur une roche qui domine une petite crique et leur avait fait occuper une grotte, dite, *del Margano*, située dans la même roche.

Dans la nuit du 27 mars à l'aide d'une longue corde, un soldat parvint à descendre de la roche dans la petite crique : de là, il joignit à la nage une felouque qui s'était rapprochée du rivage. Les nôtres s'étant aperçus de cette tentative, passèrent, au milieu d'une grêle de pierres et de coups de fusils tirés du château, sur un bateau, pour reconnaître la crique ; ils y trouvèrent les vêtements du soldat et une longue corde de 240 pans (60 m.) ; ayant observé que de ce point il était facile de faire pénétrer, par le moyen de cordes, des provi-

sions dans le château, nos commandants résolurent de s'en emparer. Cette crique était masquée et séparée de nos postes par un autre rocher inaccessible qui surplombait la mer, ce qui nous permit de commencer à pratiquer un chemin couvert, à l'aide de pics et de petites mines, destiné à ouvrir des communications entre le poste del Bagno et la crique susmentionnée. Nous fûmes aidés, dans ce travail, par les habitants de Capraja. Nos soldats ne pouvant pas encore s'y établir, la crique étant dominée par la grotte del Margano où les ennemis avaient élevé un haut parapet de muraille avec un fossé avancé. M. Antoine Gentili qui pendant toute la durée de ce siège a donné les plus grandes preuves d'activité, de valeur et de zèle, suivi de plusieurs autres officiers et volontaires, résolut des'emparer de cet obstacle.

A la tombée de la nuit, s'accrochant aux aspérités et se pressant l'un contre l'autre, les Corses escaladèrent la rampe dangereuse de la roche qu'ils trouvèrent fort heureusement dépourvue de troupes, le commandant du château ayant, cette nuit là, retiré ses soldats, probablement pour leur faire prendre quelque repos. On laissa dans ce poste dix hommes et un sergent que l'on relevait de quatre en quatre jours, et l'on rendit ainsi impossible toute communication et tout secours du côté de la mer.

Le 2 avril tous les bâtiments ennemis se présentèrent en bon ordre de bataille, et vers la dix-neuvième heure (une heure de l'après midi) attaquèrent à la fois le poste del Bagno et la crique située sous le couvent : en même temps ils tentaient une diversion du côté des côtes ; mais après une heure d'un feu très vif d'artillerie et de mousqueterie de part et d'autre, l'escadre se retira avec perte.

Deux galères avaient reçu plusieurs coups de canon et quelques hommes avaient été tués. L'action terminée, les deux galères, ainsi que la plus grande partie des bâtiments, se dirigèrent vers le golfe de la Spezia pour réparer leurs avaries, quoique les Génois aient voulu attribuer les dommages supportés par les deux galères à un abordage et à un choc par la proue survenue pendant la nuit. Dans la soirée du 16, l'escadre ennemie reparut augmentée d'une quatrième galère, de deux « pinchi » contenant un plus grand nombre de troupes et deux barques appelées « Minoli » par les Génois, couvertes de toutes parts par de fortes planches pour se garantir des coups de fusils. Pendant trois jours l'ennemi fit le tour de l'île se présenta plusieurs fois en ordre de bataille devant nos postes, mais resta toujours hors de portée. Le Libeccio ayant soufflé, la flottille se réfugia dans les ports voisins de l'Elbe et de la Toscane et ne put se réunir que vers la fin du mois.



Les nôtres voyant que le château continuait sa résistance, se décidèrent à tenter un assaut du côté del Bagno où le mur était le moins élevé ; mais l'endroit était trop à découvert et trop inaccessible pour pouvoir pendant le jour, juger de la véritable élévation du mur, on confectionna une échelle haute de 38 pans (9 m. 50) que l'on croyait suffisante. MM. Jean Saliceti, Antoine Gentili, Ange Franceschi de Centuri, Casella, Jean Noël Rutali et beaucoup d'autres, s'offrirent les premiers pour tenter l'escalade. Dans la nuit du 19, par un vent très violent, l'échelle fut transportée à l'endroit indiqué et placée contre le mur. Le premier, Rutali monta à l'échelle, mais l'ayant trouvée trop courte il redescendit : un autre d'une taille plus élevée le remplaça : mais celui-ci de même ne put réussir à atteindre le sommet du mur. Tandis que l'on retirait l'échelle pour l'allonger, une pierre se détacha de la muraille fit un grand bruit et attira de ce côté l'attention des assiégés, lesquels s'étant aperçus de nos desseins, commencèrent à lancer de grosses pierres et des grenades. Les nôtres furent forcés de se retirer et d'abandonner l'échelle que l'ennemi, au moyen de crampons de fer, retira à lui, la nuit suivante.

Vers les premiers jours de mai, tous les bâtiments ennemis s'étant ralliés, se déployèrent en cordon dans le voisinage de l'île, en face du château. Le soir du 2, ils firent avancer aux environs de la grotte del Bagno une sorte de brûlot auquel ils mirent le feu et qui lança en l'air un tourbillon de pierres dont quelques-unes tombèrent dans le bourg sans pourtant nous occasionner le moindre mal. Le matin du 3, il leur réussit d'opérer un débarquement dans l'île. Un détachement de 150 hommes, tous gens choisis, et pour la plupart, volontaires sous les ordres du colonel Antoine Matra, fut chargé de cette entreprise. Un habitant de Capraja, condamné aux galères, les dirigea sur un point nommé la Cività, éloigné de deux mille du bourg ; que les nôtres avaient négligé, croyant l'endroit inaccessible ; et une heure avant le jour ils débarquèrent sans obstacle.

Plusieurs de nos embuscades ayant pour mission d'observer les hauteurs, s'aperçurent, à la pointe du jour, de l'arrivée des ennemis et accoururent pour les repousser ; on dépêcha aussi du bourg quarante hommes choisis dans le corps de réserve, qui se jetèrent immédiatement au milieu des Génois et les désfirent en moins d'une heure. Trente deux des leurs restèrent sur le terrain, parmi lesquels deux capitaines et quatre autres officiers, sans compter ceux qui périrent dans la mer, et 93 prisonniers dont 14 ayant rang d'officiers. De notre côté, nous perdîmes un brave lieutenant de

Rostino, 1 sergent, 2 soldats furent blessés. Antoine Matra abandonna le détachement dès les premiers coups de fusil et eut le temps de se sauver, avec un très petit nombre de personnes, à bord d'un Minolo.

(A suivre)

Alexandre GRASSI.

## ETUDES ARCHÉOLOGIQUES

### TROJANI (Abbé F.): Autour de l'église d'ASCO.



Il faut féliciter M. l'abbé Trojani, curé d'Asco et ancien Conseiller général de la Corse, de s'être attaché à une besogne utile entre toutes : étudier l'histoire de son pays natal, consacrer au village qui l'a vu naître et où il a tenu à se fixer, une monographie intéressante. Suivant ainsi un exemple trop rarement donné en Corse — citons en particulier les ouvrages de M. Mattei sur Borgo (1), de M. l'abbé Muracciole sur Vivario, (2) de M. Quilichini (3) sur la piève d'Attalla et récemment de M. Martini (4) sur la piève de Rogliano — il n'a pas hésité à entreprendre des recherches historiques d'autant plus malaisées que les documents sur Asco et la piève de Caccia sont moins nombreux.

Il a voulu écrire une page de l'histoire religieuse de la Corse, à laquelle il travaille depuis de longues années et le sympathique et savant ecclésiastique a voulu commencer par la paroisse qui lui est naturellement le plus chère, et où il exerce encore le saint ministère. Se souvenant du vers du poète provençal,

« J'aime mon village plus que ton village »,

il a tout d'abord dans une série d'articles que nos lecteurs ont pu apprécier ici même, publié une étude critique très serrée sur une thèse soutenue par M. Castelli, il y a une quarantaine d'années au sujet de la prétendue fondation d'Asco par un noble exilé d'Ascoli en Italie, dans le Haut-Moyen-Age (5). Aujourd'hui c'est toute l'histoire religieuse d'Asco que M. Trojani entreprend. Il le fait avec un zèle et un enthousiasme qui dénotent chez lui un patriotisme ardent et des plus louables.

(1) Mattei. *Monographie de la commune de Borgo* Bastia 1912.

(2) Muracciole, *Monographie historique de Vivario* in Bulletin des Sciences de la Corse, Bastia 1912.

(3) Quilichini, *La piève d'Attalla*.

(4) Martini *Monographie régionale : la piève de Rogliano*, in Bulletin de la Société des Sciences de la Corse. Bastia 1922. Cf. aussi dans le même Bulletin (1919) : *Le Campoloro*, par M. Ambrosi.

(5) G. Castelli, *Una Colonia ascolana in Corsica*. Ascoli, 1884.

Les origines d'Asco, nous dit l'abbé Trojani se perdent dans la nuit des temps. Il semble, en effet, qu'à l'époque pré-historique ou tout au moins protohistorique, des hommes ont séjourné dans les lieux où s'élève le village actuel ainsi qu'aux environs : des objets de métal datant de ces époques lointaines y ont été découverts : un article de M. Ambrosi dans le *Bulletin de la Société des Sciences historiques et naturelles de la Corse* (1), les mentionne et les décrit, avec une reproduction photographique à l'appui. D'autre part, M. Trojani nous signale l'existence à quelques kilomètres de la chapelle de San-Zaccaria et à proximité du village abandonné de Sebula, d'un amas de décombres et de ruines sur un emplacement appelé : *Altare*. Ce lieu dit est un tertre naturel, d'où l'on jouit d'une vue superbe ; le monticule est entouré de trois murs de retranchement, espacés entre eux de 2 mètres à 2 m. 50 ; au milieu et à l'endroit le plus élevé on voit encore les fondations carrées en pierre de taille d'une construction qui pouvait avoir de 13 à 14 mètres carrés. Enfin sur le côté ouest de l'esplanade se trouverait une dalle dont la partie supérieure est creusée d'une cavité faite de main d'homme. M. Trojani suppose que cet « Altare » a dû être aux temps les plus reculés un lieu sacré où les habitants des alentours offraient des sacrifices sanglants à la divinité.

Il est infiniment vraisemblable que ce nom d'altare qui signifie en latin comme en italien *autel* indique qu'en cet endroit précis dut exister un autel : s'agit-il d'un autel païen ou chrétien, c'est ce qu'il serait difficile de déterminer. On peut admettre que le site fort bien exposé, entouré de bois mystérieux, a servi jadis d'emplacement à un temple païen, puis — comme cela s'est souvent produit — que le christianisme, à une date que l'on ne peut fixer avec exactitude a établi sur les ruines de l'édifice païen une chapelle ou même une église ou simplement un autel en plein air ; par la suite la position a pu être fortifiée, ce qui expliquerait les vestiges de murailles et de fondations.

M. Trojani pense que le nom d'*Asincon*, mentionné par Ptolémée parmi les noms de cités de la Corse doit s'appliquer à Asco. Cette opinion n'est point partagée par tous les érudits : certains sont d'avis que ce mot désigne plutôt la *Casinca*. Dans le passage d'*Asincon* à Asco, on ne voit pas très bien ce que serait devenue la syllabe *in*. Le mot *asco* paraît appartenir à l'onomastique ibéro-ligure, on le retrouve en Ca-

(1) Notes archéologiques par M. Ambrosi-R. in *Bulletin*, 1921, Ces objets (trois bracelets et une plaque), découverts par le frère de M. Trojani, furent mentionnés dans un article de cet ecclésiastique paru dans le *Bastia-Journal* 12 nov. 1915.



talogne et il sert de suffixe, surtout sous la forme *Asca* à un grand nombre de noms de lieux (Pal-asca; Grill-asca; Venzol-asca; Popol-asca, etc). Cependant le lombard *aska* signifie *frêne* (1).

La région d'Asco, montagneuse, dut être évangélisée par des missionnaires envoyés par Grégoire le Grand. Asco faisait partie de la piève de Caccia (actuel doyenné de Castifao), qui dépendait du diocèse de Mariana. Nous avons quelques renseignements sur la situation religieuse de cette paroisse au XVII<sup>e</sup> siècle, grâce au compte-rendu de la visite épiscopale de Mgr Marliani en 1646. Le titulaire de la paroisse était alors Saint-Michel Archange (Sant'Angelo) mais son église étant en très mauvais état, on se contentait d'ensevelir les morts dans ses caveaux ou « arche », tandis qu'on célébrait le culte dans la chapelle de San Nicolao. Plus tard cette chapelle devint l'église paroissiale, en 1711; ce fait nous est confirmé par le procès-verbal de la visite du délégué de Mgr Saluzzo, le 8 juillet 1740 (2). C'est vers 1704 que les habitants du village voisin de Sepula, ruiné et abandonné, vinrent en partie s'établir à Asco : en 1792, le titulaire de la paroisse fut de rechef Sant'Angelo. Asco comptait alors 825 âmes; il y en avait 450 en 1646 et 700 en 1740. M. Trojani nous décrit l'église actuelle de St Angelo d'Asco, avec ses trois clochers, ses trois chapelles, ses cinq statues, dont le charmant groupe en bois de Saint Michel et ses caveaux funéraires. L'église est située à 620 mètres de haut.

Pour démontrer l'ancienneté de l'établissement du christianisme à Asco, M. l'abbé Trojani cite une inscription gravée sur une grosse dalle placée au-dessus de la porte principale d'une vieille mesure du village, et qui porterait, après le monogramme du Christ suivi d'un H que surmonte une croix grecque, le millésime 189. M. Trojani en conclut qu'en l'année 189, il y avait des chrétiens à Asco. Le fait que cette date est écrite en chiffres arabes ne l'arrête pas; des empereurs arabes n'ont-ils pas régné, dit-il, à Rome à la fin du 11<sup>e</sup> siècle. Très bien, mais alors pourquoi les dates que l'on trouve sur les inscriptions de cette époque sont-elles toujours en chiffres romains et pourquoi la seule inscription d'Asco ferait-elle exception à la règle? Il ne faut accepter qu'avec la plus grande défiance les dates inscrites au-dessus des portes des maisons dans les villages corses : elles contiennent souvent des erreurs de chiffres.

(1) Cf. l'article du Dr Forsyth-Majors sur le suffixe Asco in *Revue de la Corse*, n° 23.

(2) Les procès-verbaux des deux visites épiscopales susmentionnées ont été publiés en 1890 dans le *Bulletin de la Société des Sciences de la Corse*.

M. Trojani examine brièvement l'histoire de la prétendue fondation d'Asco par un citoyen d'Ascoli exilé en Corse par le Pape. D'après Castelli déjà cité, ce banni serait un certain Pier della Scala qui vivait sous Innocent III ; d'après le docteur Mattei, (1) il aurait vécu sous Pascal II (1099, à 1119). M. Trojani, étudiant le texte de Filippini (ou plutôt de Ceccaldi) qui fait allusion à ce fait le situe une quarantaine d'années avant le milieu du XI<sup>e</sup> siècle, c'est-à-dire dans les premières années du siècle. Notons en passant qu'il place à tort Sambocuccio d'Alando à cette époque, malgré les démonstrations définitives d'Ugo Assereto et de Colonna de Cesari Rocca qui font vivre au XIV<sup>e</sup> siècle le libérateur « *del Comune* ».

Je ne veux pas ici faire une étude critique de cet épisode curieux ; je me bornerai à remarquer que Ceccaldi qui est la source principale de Mattei et de Castelli a lui-même travaillé sur un texte très antérieur de Giovanni della Crossa et que ce dernier ne parle ni d'Ascoli ni d'Asco. Il nous dit simplement qu'un gentilhomme de la marche d'Ancône, banni par le Pape pour quelque délit, vint en Corse, arriva à Sant'Antonino (de Balagne), épousa, car il était riche, la sœur des seigneurs de ce lieu qui voulurent l'opposer à leurs ennemis les seigneurs de Speloncato et construisit un château à Ortofosso. Les descendants de ce noble italien s'appelèrent di Lascho ou Lasco ; plus tard les Laschesi devinrent seigneurs de Pietrabugno, à la suite du mariage d'un membre de cette famille « di Lasco d'Ortovescio di Balagna » avec une jeune fille de la *Casata* de Furiani.

On voit donc quelle transformation Ceccaldi a fait subir au texte de Giovanni della Grossa, confondant Ascoli et Ancône, Lasco et Asco, probablement pour l'unique plaisir de trouver une étymologie à ce nom d'Asco (2).

Il faut louer M. l'abbé Trojani de nous avoir brossé un portrait vivant et à juste titre admiratif du célèbre Franciscaïn Joseph Parsi, surnommé le Padr'Asco, qui fut curé d'Asco et grand oncle de M. Trojani. Cet éminent religieux, mort en 1839, fut un maître de premier ordre ; il compta parmi ses élèves le conseiller Nasica et l'écrivain Jean Vitus Grimaldi. A son propos, notre auteur nous parle du « Savio d'Asco » personnage quasi légendaire, d'un savoir et d'une prudence

(1) Dr Mattei. *Annales de la Corse*.

(2) Je renvoie le lecteur que cette question intéresserait au remarquable article consacré par le regretté et savant docteur Forsyth Major, dans le n° 23 de la *Revue de la Corse*, aux *Survivances linguistiques en Corse* : Asco. On trouvera dans cette étude une précieuse documentation bibliographique et étymologique. Il en résulte : 1° que le suffixe *asco* ou *asca* n'a pas forcément la même origine que le radical *asco* ; 2° que le suffixe toponomastique *asco* ou *asca* est presque aussi fréquent au sud qu'au nord du Tavignano. Je compte du reste revenir sur cette question importante.

passés en proverbe. Un autre curé d'Asco, entre 1871 et 1879, M. l'abbé Jean-Jacques Albertini fut un helléniste de marque.

Le pittoresque village d'Asco, un des plus anciens et des plus curieux de la Corse, avec sa population si attachée aux saines traditions, au milieu des plus hautes montagnes de l'île, sur la lisière de la magnifique forêt de Carrozzicca, a donc eu le bonheur de trouver un historiographe, qui aime son pays et sait le faire aimer, en la personne de son curé M. l'abbé Trojani. L'ouvrage sobre, écrit dans une langue originale et imagée, toujours vivante, que cet érudit a consacré à son village natal, est vendu au profit d'une bonne œuvre, ce qui est une raison de plus pour se le procurer et le lire (1).

Paul GRAZIANI

## LES CORSES A L'ÉTRANGER

### CAZENAVE (J.). — Hassan Corso : un Corse, roi d'Alger

La merveilleuse et pittoresque île de Corse, orgueilleuse de l'empereur qu'elle donna à la France, se souvient-elle qu'il y a quelques siècles elle a également donné un roi à Alger ?... C'est en ces termes, où se révèle la plus sympathique admiration pour les hommes et les choses de Corse, qu'un rédacteur du *Journal des Débats* signalait récemment une excellente étude du professeur Jean Cazenave sur Hassan Corso, dont le nom mérite d'être retenu par les Corses d'aujourd'hui (2).

Remarquable figure et pittoresque destinée. Né en 1518 dans un petit village de la Côte — pourquoi M. Cazenave ne nous dit-il pas exactement quelle est l'humble bourgade qui pourrait à bon droit s'enorgueillir de cet enfant, de même que Corbara de Balagne garde le souvenir de Davia Franceschini, qui fut impératrice du Maroc ? — Hassan avait été enlevé par des pirates et, au cours d'une vie aventureuse, guerroyant un peu partout, sur les mers, en Kabylie, dans le royaume de Tlemcen, contre les Espagnols d'Oran, il devenait à 31 ans, en 1549, capitaine général de la milice, puis caïd d'Alger. La campagne de Tlemcen (1550) fut pour lui malheureuse : malgré des prodiges de valeur et d'importants succès partiels, il dut se replier devant les forces turques toujours accrues. Mais il participa glorieusement à l'expédition

(1) F. Trojani. — *Une page d'histoire de la Corse chrétienne. — Autour de l'Eglise d'Asco.* — Largentière, 1922. — plaquette de 40 p. avec 2 gravures. (Vendu 2 fr. 50 au profit d'une bonne œuvre).

(2) Revue *L'Afrique Latine*, publiée à Alger. Le N° 2 fr. 50.



tion contre Touggourt et l'Ouargla (avril 1552), d'où l'on rapporta un riche butin, et à la prise de Bougie, où les Espagnols durent capituler en septembre 1555.

Poursuivant ses avantages et nourrissant les plus ambitieux projets, le roi d'Alger, Salah Reis, déci a d'attaquer la ville espagnole d'Oran, mais il mourut sur ces entrefaites, emporté par la peste qui sévissait en Alger. Or, pour lui succéder dans ces circonstances critiques, les janissaires jugèrent ne pouvoir faire un meilleur choix que de la personne d'Hassan le Corse.

Et le nouveau roi, continuant avec vigueur les opérations commencées, bloqua la ville par terre et par mer et dirigea sur Oran une terrible canonnade. La place allait être prise lorsque le sultan fit parvenir à Hassan l'ordre de lever le siège et de renvoyer la flotte turque dans la mer Egée pour protéger les côtes de la Macédoine contre les insultes des galères d'Espagne, de Naples et de Gènes. Hassan dut se résigner et, frustré d'une gloire qu'il méritait, reprendre, la rage au cœur, le chemin de sa capitale. Sa valeur lui avait attiré l'estime et même l'affection de tous ses sujets, et il se révélait aussi bon organisateur que soldat valeureux. Tous se plaisaient à reconnaître son esprit de bonté et d'équité, et ce musulman qui était né chrétien ne manqua jamais l'occasion de manifester à ses premiers compatriotes un intérêt particulier. Il avait alors 38 ans : « c'était un homme de taille moyenne, son visage au teint basané était ouvert, avec de grands yeux noirs, un nez aquilin et une barbe également noire ».

Malheureusement le mécontentement régnait parmi les corsaires et, lorsque le sultan de Constantinople s'avisa de nommer un nouveau roi, Techeoli, les janissaires se virent abandonnés de tous et ne purent résister. Hassan Corso fut traité sans pitié et subit le cruel supplice des crocs : le patient, dépouillé de ses vêtements, était jeté d'une certaine hauteur sur des crocs que portait une barre transversale, et il restait ainsi, suspendu par une partie du corps, jusqu'à ce que la mort s'ensuivit.

Ainsi finit, après un règne de quatre mois, un glorieux Corse dont le nom était jusqu'à présent resté dans l'ombre. Un Corse le vengea : le caïd Youssef, qui devait sa fortune à Hassan, — celui-ci l'avait placé sur le trône de Tlemcen, — fit périr Téchéoli.

Il faut remercier M. Cazenave de son élégante et précise étude qui nous apporte beaucoup d'inédit et qu'il nous promet de compléter bientôt avec de nouveaux documents.

Louis VILLAT



## LES ROMANS CORSES

Du SAUSSAY (V.) : LA CORSE  
(L'âme, l'amour, la vie) (1)

Il s'agit ici d'un voyage à Cynros galamment présenté sous le travesti d'un roman. En vue de couronner leur mariage, le peintre Robert de Pressage et sa jeune femme conviennent d'excursionner en Corse, et, un beau matin, débarquent à Ajaccio. Pour eux l'île de Beauté est « un musée de splendeurs naturelles incomparables » et les voilà soudain tout grisés par le charme d'une villégiature dans la ville qui vit naître Napoléon. Ils se rendent à la pointe de la Parata qui les enchante, au château de la Punta qu'ils trouvent « quelconque » au champ des courses du Campo del Oro où ils s'ennuient ; ils visitent ensuite le Salario, le Casone, le vieux cimetière ; ils se mêlent à une bataille de fleurs, goûtent chez Madame Mille, acceptent les invitations, assistent aux bals que le Grand Hôtel donne en l'honneur des étrangers et où sont conviés les personnages de la ville, admirent la tour Capitello, passent jusqu'au pénitencier de Castellaccio, se rendent à Bastelica patrie de Sampiero, puis à Vizzavona et à Bocognano, en agréable et joyeuse compagnie, tout cela un peu trop crûment ponctué par la description de leurs baisers et de leurs étreintes. L'auteur veut nous faire savourer la nature sous toutes ses faces, vraiment ! Ça et là, on trouve d'excellents tableaux et aussi force remarques, parfois assez piquantes. Quand il sort, le Corse emporte son fusil aussi naturellement que nous autres continentaux nous prenons notre canne...

A condition de ne pas toucher à la politique, et de respecter les mœurs, les croyances, et les femmes du pays, l'étranger est parfaitement accueilli en Corse. « Regarde », dit Hélène à son mari, « ces gens ont sans cesse l'âme ivre de soleil ; leurs beaux yeux bruns ou bleus sont limpides et doux ; qu'ils soient jeunes, qu'ils soient vieux, les Corses ont toujours des regards d'enfant. Et comme ils sont polis ! Comme ils sont prévenants ! Ils se mettent en quatre pour vous être agréable. C'est une fleur qu'ils offrent, c'est une chaise qu'ils apportent... Ils ont toujours un bon sourire... Oh ! j'aime ces braves gens ! Et lorsque nous rencontrons l'un d'eux sur un chemin, d'avance, je prépare le bonjour que je lui souhaiterai en échange du coup de chapeau dont il m'honorera ». En revanche, le Corse est, toujours selon l'auteur, l'homme le plus paresseux de la terre. « Il préfère être pauvre plutôt que d'accomplir un effort qui l'enrichirait ; il n'a même pas le courage de marcher.

(1) Saussay (Victorien du), *La Corse (L'âme, l'amour, la vie au pays du soleil)*, 1 vol. in-8, 288 p. ill. par 100 photos, Couv. Chromo. prix 7 fr. 50.

Car, le Corse ne marche presque jamais, il monte à cheval, à âne pour le plus court déplacement ». Ceci n'est peut-être pas absolument exact, puisqu'il est des Corses qui s'expatrient et qui reviennent ensuite à Cynros avec une belle fortune, fruit de leur labeur.

L'auteur est un amoureux fou de la Corse. Il faut l'entendre en vanter jusqu'aux moindres attraits. « Avez-vous embrassé l'ampleur exquise du golfe d'Ajaccio ? » s'écrie-t-il. « Avez-vous contemplé la douceur des reculs que dessinent les montagnes, depuis les collines qui se baignent dans la mer jusqu'à celles qui, d'étage en étage, s'élèvent jusqu'aux neiges ? Savez-vous que, le long du rivage, la mer varie sans cesse de couleurs ? Etes-vous allé, par un clair de lune, jusqu'aux Sanguinaires ?

Avez-vous gravi la Parata lorsque le ciel est paré de toutes ses étoiles et de sa lune blafarde ? Restez-vous, comme moi, des heures entières, sur une roche nue, pour observer de quelles nuances mauves et roses se colore le maquis lorsque le soleil incendie l'occident ?... On dirait de la féerie qui descend du ciel... » C'est rempli, de cet enthousiasme où la Suisse n'est plus qu'une petite Corse, que l'auteur va voir enfin les Calanches de Piana, où, dans un hôtel, on lui sert un vin du cru qui embaume le maquis, l'armoïse, le myrthe, et qui est infiniment supérieur à tous les vins du monde. C'est un tableau nocturne des Calanches qui mériterait d'être cité tout au long.

« Des obélisques d'une grâce hardie bondissent, des clochers s'élèvent avec leur flèche aiguë, des tours gothiques apportent l'ampleur de leur architecture dans la fragilité des flèches menues. Le ciel n'a pas plus de transparence que la mer bleue qui, par les fenêtres immenses que dominent les rochers, apparaît à chaque instant. C'est une avalanche, une dégringolade de gargouilles, de toits, de bêtes, de monstres ; c'est un pêle-mêle formidable ; chaque pierre mériterait un regard... La route se faufile entre ces rochers qui se tiennent dans un équilibre qu'un rien devrait rompre... Des pins, des fougères, des arbusiers se détachent comme de légers motifs des crevasses gigantesques au fond desquelles grincent d'invisibles cascades... Parfois, on se trouve inextricablement enfermé ; parfois, la lumière est aveuglante et l'espace libre... Légèreté de sculpture, imprévu artistique, grandeur, sublimité de matière, chaleur de coloris, les Calanches possèdent tout ce qu'on peut exiger d'une merveille de la nature... ».

En voiture pour Evisa et descente à pied dans les abîmes de la Spelunca au delà desquels on pénètre dans un défilé taillé en plein roc, qui, d'escaliers en escaliers, suit la rive gauche de la rivière de Porto. Retour à Piana, et visite du petit port de Ficajola, « le plus pur joyau de la Corse ».

« Qu'on s'imagine une anse triangulaire bordée de deux côtés par des roches rouges coupées à vif en falaises infranchissables, et de l'autre côté par la mer, une mer douce comme un lac dont le petit flot agite un bourrelet de galets multicolores, rouges, bleus, verts, gris, blancs, jaunes. Toute la plage située entre la mer et la terre est mosaïquée de galets pareils qui scintillent au soleil comme des pierres précieuses. Dans l'angle du petit golfe, le torrent tombe en cascade gracieuse, et l'eau se perd immédiatement dans les galets à travers lesquels elle filtre dans la mer. Des grottes profondes, ici et là, s'enfoncent sous la montagne, et dans ces grottes creusées par la mer, la mer ne va plus ».

Ce recoin extraordinaire est habité par sept barques et une quarantaine de pêcheurs. Côte à côte, les embarcations se tiennent droites, sur les galets. On fait la popote, on répare les filets, et les deux touristes visitent les grottes, prennent des photographies, s'amuse de tout ce qu'ils voient, veulent examiner jusqu'au poisson recueilli au cours de la nuit. Un peintre contemple avec amour sa femme, « cette délicieuse civilisée qui se promenait, comme une fleur de grâce, parmi ces doux sauvages corses dont les yeux sereins et bons avaient à la fois l'azur du ciel et la couleur des vagues ». Ce petit épisode délicieux efface tout ce qu'on pourrait blâmer dans l'ensemble du roman ; D'ailleurs, ne faut-il pas pardonner à ceux qui ont beaucoup aimé ? Et M. Victorien du Saussey, je le répète, aime passionnément la Corse ! Car il voudrait la voir renoncer aux rancunes politiques qui allument des guerres de villages et s'occuper de mettre en valeur tout ce qu'elle a de beau et tout ce qu'elle a de bon.

D'Ajaccio, nos promeneurs s'en vont à Corte, grimpent en voiture la Scala di Santa Regina, jettent un coup d'œil rapide sur le Niolo, reprennent le chemin de fer jusqu'à Bastia où ils s'embarquent pour Livourne, traversent Gênes par une pluie diluvienne, goûtent Nice sous un déluge incessant, car, cet hiver-là, alors que les snobs grélottaient de Cannes à Menton, et s'enfermaient dans les casinos du littoral, le soleil d'Ajaccio faisait monter le thermomètre à quarante degrés centigrades ! « N'est-ce pas », dit alors Hélène à son mari, « si je te le demande un jour, tu me ramèneras en Corse ? » Et voilà comment on s'éprend à jamais de Cynos quand on a su savourer son miel !

L'ouvrage est orné d'une centaine de photographies et d'une couverture en couleurs qui le présentent agréablement à tous ceux entre les mains desquels il vient à tomber.

LUCIEN BRIET